

Sommaire



I – Le Colonial	page 7
II – Scènes de la vie coloniale et quelques propos étoilés	page 27
III – Annexe : Petite correspondance de temps de guerre	page 49

Dans ce que nous avons appelé plus loin *Le Petit carnet*, Louis Destribats conservait soigneusement une petite feuille de papier de 10 centimètres de côté, pliée en deux, sur laquelle il avait écrit ces mots :

Mon verbiage, aimablement sollicité
et dirigé, a été très long. ~~Je~~ que ceux
qui auront eu la patience de l'écouter un
peu tout au moins qui font être quelques
petites erreurs. J'en ai essayé de procurer
et de me procurer le plaisir de revivre
un passé familial, ancestral ou plus récent
parfois même avec une de mes premières, mais
cette professionnelle de brousse africaine
Je m'en excuse, mais tout s'inscrit dans
un cadre tellement rempli d'esprit de
famille et d'affection que je m'y sens
heureux; je vous en remercie
Biarritz 31.07.81
Destribats

(Mon verbiage, aimablement sollicité et dirigé, a été long. Que ceux qui auront eu la patience de l'écouter me le pardonnent ainsi que peut-être quelques petites erreurs. J'aurai essayé de procurer et de me procurer le plaisir de revivre un passé familial, ancestral ou plus récent, pour finir avec une de mes premières émotions professionnelles de brousse africaine. Je m'en excuse, mais tout s'inscrit dans un cadre tellement rempli d'esprit de famille et d'affection que je m'y sens heureux. Je vous en remercie.

Biarritz, 31.07.81)

Ce qui suit n'a été ni *sollicité*, fût-ce *aimablement*, ni *dirigé* mais j'ai pensé que ce texte de sa main pouvait, quitte à être accusé d'en épouser indûment l'inspiration, heureusement servir d'introduction à ces pages. Ce pour plusieurs raisons : *pour revivre* comme lui *un passé familial*, pour l'allusion à la *brousse africaine* mais surtout pour rappeler à ceux qui ont connu Loulou à quel point *tout s'inscrivait* pour lui *dans un cadre tellement rempli d'esprit de famille et d'affection* qu'il s'y sentait *heureux*. Les plus jeunes parmi les lecteurs, s'il en est, y trouveront le récit d'une vie que l'on pouvait à l'époque jugée pleine d'aventures et l'évocation affectueuse d'un personnage particulièrement attachant. Peut-être y trouveront-ils aussi des rappels historiques et géographiques pas forcément inutiles.

Il lui arrivait de constater que tout le monde, depuis toujours l'avait appelé *Loulou*. Il ne s'en plaignait pas mais je ne suis pas sûr que ça lui plaisait tellement. A sa femme, pas du tout mais, apparue tard, elle était bien obligée de s'en accommoder. Dans ce qui suit il sera, suivant le contexte, *Louis Destribats* ou *Loulou*.

*

La **I° Partie** de ce document sera consacrée au récit chronologique de sa vie. Né à Habas en 1908, il mourut à Biarritz en 1987 après avoir parcouru une bonne partie du monde puisqu'il résida successivement en Guinée, à plusieurs reprises à Madagascar, au Liban, en Syrie, au Maroc, deux fois au Tchad, en Indochine (aujourd'hui Vietnam), au Dahomey (aujourd'hui Bénin), en RCA, et enfin au Gabon. Tout ceci entrecoupé de séjours de plus ou moins courte durée en France. Il sera fait appel dans ce récit essentiellement à des documents retrouvés dans les « archives » de Bordeaux et de Biarritz, certaines ayant fait au passage quelques crochets de plus ou moins longue durée par Orsay.

Dans ces archives figurait la correspondance entretenue en 1986 et 1987 par Louis Destribats avec un de ses amis, le Pharmacien-Général Cevaër. Les sujets débattus sont, nous reviendrons dessus le moment venu, divers et nous n'avons retenu que les lettres relatives à leurs souvenirs de ce que l'on pourrait appeler la *Vie coloniale*. Ce sera l'objet de la **II^o** **Partie**, elle mettra un peu de vie et d'animation désordonnée dans les pages précédentes.

Enfin, en **Annexe**, nous avons sous le titre *Petite correspondance de temps de guerre* reproduit les lettres adressées par Loulou en 1916 (il avait 7 ans et manifestait déjà sa précocité) et en 1917 à ses parents, lui même étant pensionnaire au collège Saint-Louis de Gonzague à Bayonne et son père médecin militaire sur le front. On pourrait en tirer une analyse des usages familiaux au début du XX^o siècle, suivre l'évolution de la psychologie infantine mais, aussi, plus simplement se laisser bercer par une petite musique de l'ancien temps.

*

Nous avons donné à ces pages le titre général (*sic*) de **CHRONIQUES COLONIALES** ; elles s'inscrivent ainsi naturellement dans le prolongement des **CHRONIQUES BAYONNAISES** et de celles qui ont suivi. En 2010 il n'est plus de bon ton de parler des Colonies, l'histoire a passé avec son cortège d'événements parfois tragiques. Les temps étaient évidemment différents lorsque le Médecin-Lieutenant Destribats débuta dans la carrière. Une évidente bonne conscience régnait alors et Loulou fut longtemps et naturellement fier de faire partie de ce que globalement on pourrait appeler l'entreprise coloniale. Elle avait sa grandeur et ses servitudes. Plus tard, montant en grade et le monde changeant, son activité, toujours proche du terrain, évolua au fur et à mesure que la présence française passait du système colonial à celui de la coopération. Les taches administratives n'en furent pas diminuées mais il joua le jeu, en garda de bons souvenirs et en laissa de mêmes. C'est ainsi que l'on pouvait, il n'y a pas encore bien longtemps, rencontrer un ministre africain qui avait

été infirmier dans un des centres ou dispensaires dont il avait la responsabilité ou un haut fonctionnaire tchadien dont la mâchoire avait été redressée par un vigoureux coup de poing, médical s'entend, de sa part.

*

Loulou, tu protestais toujours quand quelqu'un de la famille avait une attention particulière pour toi. « Tu n'aurais pas dû », « Il ne fallait pas » . .. Tu disais au Maire de Habas qui voulait saluer publiquement les étoiles dont tu honorais sa commune : « Pourquoi faites-vous cela ?. « Louis est un modeste » écrivait Simone à ta famille à ton retour d'une expédition particulièrement périlleuse dans la zone du Delta au Tonkin. Tu ne m'en voudras pas néanmoins de ce modeste témoignage d'une affectueuse admiration. Je n'aurais pas « dû » peut-être mais je ne m'en repentirai pas.

Michel Destribats

Orsay, octobre 2010

I

Le Colonial

1 – Avant les galons : Habas, Bayonne, Bordeaux / 1908-1931

Louis Destribats avait sept ans lorsqu'il envoyait depuis Habas ses vœux pour l'année 1914 à sa grande tante Gabrielle Lepape, la soeur de sa grand-mère maternelle. C'est la plus ancienne lettre qui nous ait été conservée. Evidemment l'orthographe est approximative mais l'écriture est ferme, comme elle le sera jusqu'au dernier jour. Les derniers mots qu'il ait écrits sur son carnet quelques jours avant sa mort sont là pour en témoigner, nous les reproduirons plus loin.

Ont été également conservées les lettres que Loulou écrivait à son père en 1917 alors que ce dernier était sur le front, les progrès sont spectaculaires. En voici ci-dessous la preuve :

Habas le 25 février 1914

Monsieur cher papa

Et comme de la rougeole de Marie je suis privé d'aller à l'école pendant une huitaine de jour.

Maintenant que j'ai un peu de temps pendant que le soleil ne tombe pour aller travailler au jardin, je prends un petit moment pour vous écrire.

Ma grande Maman, avait commencé à travailler au carreau des asperges avant que vous ne le disiez dans votre lettre.

Quand le soleil sera tombé nous achèverons le travail de maman et je pense que le travail sera fini avant la fin du jour.

Maman m'a lu le passage de votre lettre; vous lui dites que vous allez envoyer un petit souvenir à Marie et à Malou de Thann, et qu'après Frédéric et moi nous aurons le nôtre. Il me tarde bien de savoir ce que j'aurais si ça sera un coquetier comme tonton Gaston avait envoyé à Jeannot, c'était un souvenir de Reims, et à Louille une médaille.

Vendredi dernier, des gamins ont tué sans le vouloir un canard à Maman, maman s'en est aperçue presque aussitôt, et elle l'a touché il était encore tout chaud, elle l'a pris lui a coulé le sang le cou pour le saigner. Et hier nous en avons fait deux ne pas, et nous nous sommes régalés.

Pendant ces huit jours j'avais les devoirs et les leçons et je travaillerais à la maison comme si j'allais à l'école. Bonjour mon cher papa mille gros baisers de votre petit Louis.

Votre fils qui vous aime beaucoup.

Louis
Destribats

Mon
cher
papa, A
cause de
la
rougeo-
le de
Marie je
suis
privé
d'aller à
l'école
pendant
une
huitaine
de jour.
Mainten

ant que j'ai un peu de temps avant que le soleil ne tombe pour aller travailler au jardin je prends un petit moment pour vous écrire. Marguerite et

Chers tonton gabrielle
des manna

je regrette de ne pas vous connaître; je regrette de ne pas vous avoir eue une jolie lettre; je vous souhaite une bonne année et une bonne santé et je prie le bon Dieu

et je prie le bon Dieu pour qu'il me donne la grace d'être bien sage et bien obéissant. Le petit Jésus m'a porté un billard chambardo et a gagné un loto national et a marié un papillon et une vésicle de cuisine.

Je vous embrasse de tout mon cœur,
votre petit Louis

Habas le 2 janvier
1914

Maman ont commencé à travailler au carreau des asperges avant que vous ne le disiez dans votre lettre... Maman m'alu le passage de votre lettre; vous lui dites que vous allez envoyer un petit souvenir à Marie et à Malou de Thann et qu'après Frédéric et moi nous aurons le nôtre. Il me tarde bien de savoir ce que j'aurais si ça sera un coquetier comme tonton Gaston avait envoyé à Jeannot, c'était un souvenir de Reims... Vendredi dernier, des gamins ont tué sans le vouloir un canard à Maman, maman s'en est aperçue presque aussitôt et elle l'a pris, lui a coulé le cou et hier nous nous sommes régalés. Pendant ces huit jours j'aurais les devoirs et les leçons et je travaillerais à la maison ...



Son père fut sûrement ravi des bonnes nouvelles du potager mais plus encore des progrès de son fils

À ma chère maman,

*Il m'est supposé lui bien sûr de vous de dire une
 lettre qui clôture à la fois mes études et tous les
 sacrifices que vous vous êtes imposés pour moi. Il
 me serait impossible de vous remercier assez, de tout
 ce que j'ai reçu de vous, et mon amour pour vous ne
 forme jamais égalé celui avec lequel vous m'avez
 élevé. Mais soyez sûre que ma vie tendra toujours
 à vous donner le bonheur que vous m'avez procuré
 jusqu'à ce jour.*

*Ma grande peur est de ne pouvoir remercier
 avec vous mon pauvre père, je tâcherai, à mon tour,
 de le remplacer au milieu de vous tout et son souvenir
 avec votre exemple, m'aideront à rester l'homme
 que vous avez fait de moi.*

Robert

Plus tard, alors qu'il avait à peine 16 ans, il passa le Bac, le plus jeune de l'Académie, et, après un an de préparation à Rochefort, il fut admis en 1924 au concours d'entrée à l'École de Santé Navale de Bordeaux.

L'enseignement y était mixte en ce sens que parallèlement les Navalais, comme on les appelait dans les rues de Bordeaux, suivaient une formation militaire et, à la Faculté de Médecine, les enseignements et les examens pour devenir médecins (ou pharmaciens). Ce qui conduisit plus tard Cevaër à les assimiler aux « marins-cavaliers de la guerre de 1870 ».

En 1931, Loulou passa sa thèse, en fit une belle dédicace à sa mère. Elle reproduite ci-contre. Peu après il reçut ses galons et opta pour la médecine coloniale.



2 - Guinée Française / 1931-1935

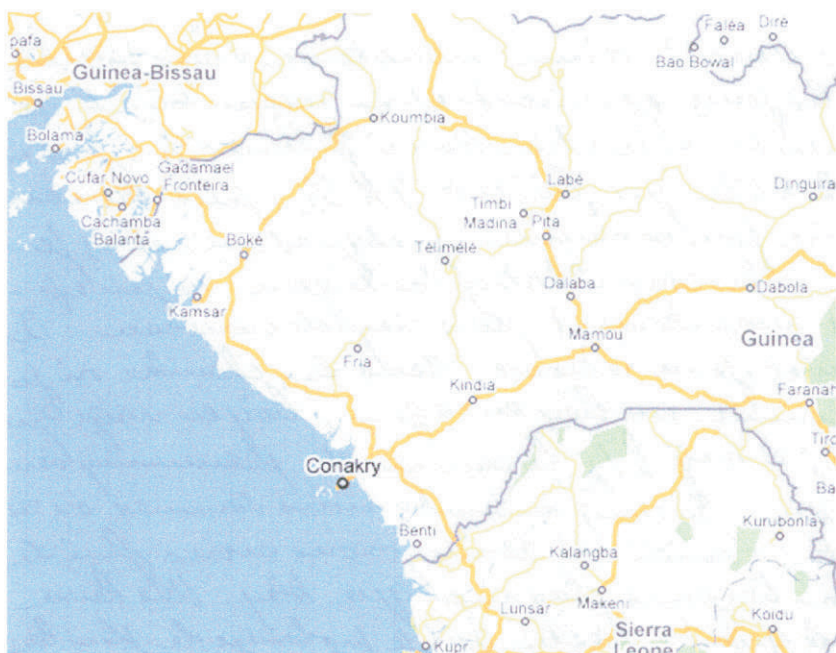
Sa première affectation fut la Guinée française, capitale Conakry, il y arriva à l'automne 1931 et dans l'attente de son affectation trouvait le temps long comme en témoigne la lettre reproduite ci-contre et

Suivit une année de formation spécialisée à l'École d'Application des Troupes Coloniales à Marseille. Sur la photo ci-contre Louis Destribats est le deuxième en haut en partant de la droite

Louisking devient d'une monotonie sous paville et tous les jours se suivent et se ressemblent de façon effrayante. Le matin avec à 7 heures 1/2. Je vais faire la visite qui finit à 9 h. 1/2 ; j'ai fait tous les laboratoires pour examiner quelques microbes ; j'ai fait tout à la consultation indigène ni rien d'autre. À onze heures je me retrouve dans la chambre où je dors comme un lion en cage, lion en cage qui plus est ; à onze h. 1/2 le commandant pharmacien vient me prendre. En cinq minutes nous sommes au restaurant ; à midi et demi nous avons fini de manger toujours plus mal que bien. Une heure moins le quart, sieste que je prolonge le plus long temps possible. À cinq heures, chaise longue, lecture à 7 heures, apéritif au restaurant en croquant des cacahuètes tout au long d'une heure avec 10 sous. À 8 h. 1/2, tout est fini et nous nous retirons dans la chambre pour lui encore et nous couchons. Alors n'avez-vous même plus des pensées. nous couchons Louisking par cœur. Voici quelques notes mes jours. Vous voyez Louisking j'en ai de la thalassémie.

adressée à son frère.

Enfin après une longue attente, il fut nommé à Kindia et put découvrir l'Afrique profonde. Il put aussi y recevoir régulièrement des nouvelles de France.



Kindia était une petite ville qui s'est beaucoup étendue depuis le séjour qu'y fit le Médecin-Lieutenant Destribats. La photo satellite ci-contre permet de distinguer le « centre-ville » avec ses rues orthogonales et tout autour la zone « moderne » composées de cases disposées de façon assez anarchique.



Les **CHRONIQUES BAYONNAISES** ont rapporté l'épisode des *Postes Guinéennes*. Il mérite peut-être d'être rappelé. A la fin des années 70, un hasard professionnel conduisit l'auteur de ces lignes et deux de ses cousins Ducos et Tajan à Kindia. Les temps étaient changés, le pays était indépendant mais l'Hôpital de Kindia était toujours à sa place. Sans être en bon état, il tenait encore debout.

Les trois voyageurs envoyèrent un télégramme au « Médecin-Lieutenant Destribats », Villa Morin, domicile de sa sœur Marie à Biarritz, ainsi libellé :

Arrivons de Kindia mais prêts à y revenir si tu as oublié quelque chose ou message à transmettre. Stop. Affectueusement.

Le télégramme parvint à destination, il n'en fut pas de même de la réponse pourtant expédiée par retour mais, heureusement pour la beauté de l'histoire, son brouillon fut retrouvé dans les papiers du Médecin-Général du Cadre de réserve.

*Médecin Général DESTRI BATS
à Messrs Destribats - Duros - Paris
à Loulou -
Voyez remanie ^{avec} message ~~de~~ stop - Aucun mal à Kindia - stop -
Y ai cependant perdu grade lieutenant et 25 ans d'âge -
stop - le ~~projet~~ ~~transmission~~ ~~vous~~ demande les réimprimer & il
est formé par et moi me les remettre - stop - Si on ~~peut~~
abandonner recherches compte à un grade en possession validé -
foute et années d'âge accomplément satisfait et améliorés -
stop - affectueusement - fin -*

Loulou quitta la Guinée en 1935 sur un bananier qui fit escale à Ténériffe aux Canaries avant de rejoindre Bordeaux. Il fut nommé capitaine et passa ensuite un an à Carcassonne, où se trouvaient cantonnées des régiments de Troupes coloniales.

3 – Madagascar I / 1937-1939

En 1937 Louis Destribats fut nommé à Diego Suarez.

Il y fit connaissance avec le futur Pharmacien Général Cevaër, qui y était également affecté. Leur correspondance constitue la **II^e Partie** de ces **CHRONIQUES COLONIALES**.

Sur la carte de la page suivante figurent les noms des villes sous leur appellation actuelle. On en trouvera au dessus la traduction.

Antsiranana = Diego Suarez
Mahajanga = Majunga
Antananarivo = Tananarive
Toamasina = Tamatave



Nous retrouverons plusieurs de ces noms dans les pages relatives aux séjours des années 60

La région de Diego Suarez, sa côte très escarpée, ses multiples cours d'eau et lacs avaient certainement beaucoup de charme. Néanmoins le travail du corps médical était rendu difficile par les difficultés de communication entre l'Hôpital central et les nombreux dispensaires. La photo ci-dessous montre une vue de la région. proche de Diego.

Louis Destribats, nommé capitaine, séjourna jusqu'en 1939 à Diego et revint en France peu de temps avant la Déclaration de guerre. Il attendit à Bordeaux quelques semaines après le début des hostilités sa nomination pour ce que l'on appelait alors le Levant.



4 – Levant et Maroc / 1939-1943

Rattaché au 14° puis au 17° Régiment de Tirailleurs Sénégalais, il quitta Bordeaux pour Beyrouth et Damas en octobre 1939, assista de loin à la défaite française, fut nommé commandant et Médecin-chef de la garnison de Damas. Les combats qui opposèrent en 1941 les forces anglaises, maritimes et terrestres, auxquelles s'étaient jointes les Forces Françaises Libres à l'armée et à l'administration française restées fidèle à Vichy durèrent un peu plus d'un mois. Ils furent relativement très meurtriers. Fin juin les Forces Françaises Libres entrèrent à Damas et les combats cessèrent début juillet. Louis Destribats était alors rattaché à une colonne mobile combattante.

Les militaires et les fonctionnaires restés jusqu'alors fidèles au Gouvernement de Vichy – c'était son cas - et résidant au Liban et en Syrie eurent alors la possibilité, soit de se rallier à la France Libre, soit d'être rapatriés dans la Métropole. Dans leur grande majorité, ils optèrent pour cette dernière formule. C'est ainsi qu'après une courte permission en Zone Occupée à Bordeaux, Habas et Bayonne, Loulou se retrouva en poste à Casablanca rattaché à un Régiment d'Artillerie Coloniale. Les Américains y débarquèrent fin 1942 et l'administration civile et militaire passa alors sous l'autorité de de Gaulle Sans que quoi que ce soit puisse lui être reproché, on lui fit peut-être sentir qu'il n'avait pas eu de chance et il fut réaffecté dès début 1943 à son corps d'origine, celui des Territoires coloniaux. Ce n'était en rien une sanction, il est certain que Loulou ne manifesta jamais de sentiments très gaullistes.

5 – Tchad I / 1943-1946

C'est ainsi qu'il se retrouva à Bongor au sud de Fort-Lamy dans ce que l'on appelait alors l'Oubangui-Chari qui deviendra vite le Tchad.



Bongor était à l'époque le chef lieu d'une zone traversée par plusieurs rivières (la carte-satellite ci-dessous donne une idée du lieu) et pratiquement isolée de tout pendant plusieurs mois par an. On ne pouvait y accéder qu'après 4 jours de pirogue pour « descendre » et 24 jours pour « remonter ». Aujourd'hui c'est une petite ville au sud de N'Djamena (ex Fort-Lamy) à la frontière du Cameroun et reliée par route à la capitale.



Loulou ne put rétablir un contact régulier avec sa famille qu'en 1944 après la Libération.

En 1945, de passage à Fort-Lamy, il racontait sa vie à Bongor. Bien que « les distractions y fussent rares », il s'y plaisait et écrivait à sa famille :

Il y a heureusement la chasse et c'est au cours de mes tournées en brousse que je pratique ce noble sport. Heureusement que le gibier n'est pas encore trop sauvage et que la curiosité le pousse à venir se distraire au passage des usagers des routes ou des pistes. Nous avons tout le gros gibier désirable : éléphants, hyènes, phacochères, toutes les variétés d'antilopes et dans l'eau, hippopotames et caïmans. Je ne vous dirais pas qu'on rencontre ces animaux à tous les coins de routes : les éléphants et les lions ne m'ont pas encore honoré de leur rencontre mais on voit assez souvent girafes, autruches, panthères. Les hippos sont très communs mais mes plus nombreuses victimes sont les caïmans.

On verra plus loin dans la correspondance avec Cevaër la place importante que tenaient dans les souvenirs des deux généraux ces derniers animaux. Après un court séjour à Pointe-Noire au Gabon, il rentra en France en 1946, après cinq ans d'absence. Quelques mois plus tard les hostilités commençaient en Indochine.

6 – Indochine / 1947- 1949

La Guerre d'Indochine commença fin 1946 et Louis Destribats, fraîchement nommé Lieutenant-Colonel, fut affecté en tant que Médecin-chef au 6^e Régiment d'Infanterie Coloniale qui fut en opérations pendant toute la durée de la guerre :

Personnellement, j'ai eu à plusieurs reprises beaucoup de chances et je m'en tire avec seulement quelques kilos en moins, me dit-on.

Fin 1947 après plusieurs mois d'opération et sans citer de noms à cause de la censure, il envoyait à sa famille avec ses vœux pour 1948 un récit encore plein d'illusions :

Je suis revenu avant-hier de ces fameuses opérations de police du Tonkin qui avaient pour but principal de réduire à néant les prétentions de Mr Ho Chi Minh sur la valeur de son réduit imprenable et inaccessible. Au cours de plusieurs raids il lui a été prouvé que si son réduit n'avait cependant pas les charmes d'un square bien organisé, il n'en était pas moins ouvert à la circulation de nos troupes en particulier. Dans notre groupement le Service médical fut quelque peu surmené à certains moments, mais grâce à une organisation parfaite, nos blessés purent être soignés et évacués dans des délais records... On ne peut s'empêcher de rester admiratifs devant les travaux ... destructifs des Viets, leur imagination dans ce genre d'activité n'a pas de bornes... Population inexistante ou plutôt ayant reçu l'ordre de fuir devant nous et nous revenant par la suite dans un état lamentable de famine et de santé.

Cette euphorie combattante ne devait pas durer et dès les premiers mois de 1948 le ton changea. Pourtant des renforts arrivaient avec comme corollaire une augmentation du travail d'ordre administratif. La responsabilité médicale de toute la zone de Hanoï lui incombait sans que pour autant il soit dispensé de participer à diverses expéditions dans les rizières du Nord-Tonkin .





Louis Destribats est le dernier à gauche

Le 27 août 1948 Louis Destribats épousa à la Cathédrale de Hanoï Simone Masué. Elle s'était engagée comme infirmière en 1946, avait assisté au début des



hostilités et venait d'achever un séjour de deux ans à l'Hôpital



militaire de Hanoï.

J'ai travaillé de longues heures tous les jours à soigner et panser toutes sortes de races, Métier bien souvent décevant écrivait-elle début septembre 1948 aux frères et sœurs de Loulou. Dans la même lettre, elle disait son inquiétude lorsque « Louis » partait en expédition pour plusieurs jours, consciente des dangers qu'il courait.

Enfin début avril 1950, Louis et Simone Destribats quittèrent définitivement l'Indochine pour la France. Une nouvelle vie commençait dans un pays qui avait beaucoup changé. Alors qu'ils s'éloignaient de terrains de combats acharnés et pensant retrouver le calme, ce calme se révéla sans doute moins reposant qu'ils avaient inconsciemment pensé. La vie militaire qu'ils avaient menée depuis de nombreuses années avait un côté de grande simplicité. Tout était simple puisque hiérarchisé, codifié. Il n'en était pas de même partout ailleurs.

Les séjours en France

Revenus en France, Loulou et Simone firent une rapide tournée de la famille, passèrent quelques jours à Habas, le temps de préparer les aménagements qui s'imposaient certainement et louèrent un appartement à Paris, où ils résidèrent quelques mois. De fait intérieurement, ils ne devaient jamais quitter la Colonie même si celle-ci changeait de continent et de localisation.

Simone fit certainement beaucoup d'efforts pour s'adapter à la vie métropolitaine et à la famille. Habitée aux mess, aux popotes militaires ou hospitalières avec leur ordre régulier, elle n'aimait pas les bruyantes réunions de famille où plusieurs générations se trouvaient réunies. Peut-être que la dureté des expériences qu'elle avait vécues occupait sa mémoire plus que les joyeuses fêtes et anniversaires. Ses essais furent certainement méritoires mais globalement infructueux.

Une fois la maison de Habas aménagée (eau courante, chauffage ...), ils y passèrent des séjours plus ou moins longs puis repartaient avec presque du soulagement. Les congés se passaient surtout à Paris, en location d'abord puis dans des appartements qu'ils achetaient, aménageaient à leur goût et revendaient.

La retraite, Loulou l'avait sûrement envisagée à Habas, Simone certainement pas. Nous verrons plus loin que, peu après leur dernier séjour lointain, la maison de Habas fut vendue et qu'ils décidèrent de s'installer à l'autre bout de la France, à Cannes sur la Côte d'Azur où, malheureusement, la maladie rejoignit Simone et où elle mourut en 1978.

Simone paraissait d'un tempérament froid. Ce n'était qu'apparence, elle était certainement réservée mais elle savait aussi se montrer d'une grande générosité de cœur.

6 - Tchad II / 1951-1953

Louis Destribats, devenu Lieutenant-colonel, fut rattaché début 1951 au Service de Santé de l'AEF (Afrique Equatoriale Française) dont le territoire s'étendait au nord jusqu'au Tchad inclus. Après une escale au Dahomey il rejoignit Fort-Archambault puis Fort-Lamy (N'Djamena) et reçut quelques jours après sa prise de fonction comme responsable de la santé une lettre manuscrite de son supérieur hiérarchique situé à Brazzaville.

C'est pratiquement la seule lettre de caractère professionnel qui nous soit parvenue. C'est dire l'importance qu'il devait y attacher, preuve que la partie était difficile, son prédécesseur avait « craqué » et le pays étant en complète décomposition sanitaire.

Ce séjour fut apparemment le plus pénible de tous, exception faite pour des raisons évidentes de celui dans l'Indochine en guerre. Voici ce que Loulou écrivait fin 1952 à sa sœur Marie :

Madame, comme le vent, fin de l'année,
un réchauffement de jours nous rejoignant
de la santé, au milieu pour moi. Le séjour colonial
meurt être très pénible ; pour une part, fin de l'année
est inquiet, et surtout épuisant, sur pour faire de
la vie coloniale et sur besoins financiers, les
moyens de + en + de santé, en face de la situation
coloniale, grande de l'année, elle se fait mal en
dirigeant dans un milieu peu de personnes,

Alors que Simone était certainement très isolée dans un milieu assez

Brazzaville 25/11/51.
Mon cher Destribats,
Je reçois votre lettre du 12 -
postée le 17 - arrivée le 23
confirmant votre rentrée au Tchad
dans les conditions que je sais.
Et principe je ne remonte
pas à Fort-Lamy, cette année, à moins
d'événements extraordinaires que je
ne prévois d'ailleurs pas.
En principe aussi, c'est donc
vous qui brisez la ligne pour
venir saluer les collègues restés.
Votre direction est effectivement
une grosse pièce, je dirai une très
grosse pièce et ce sans que les
moyens d'action ne paraissent
très peu courts - la négociation
de l'AEF, tant qu'on a voulu aller
très rapidement sans tenir compte
des lieux, des gens et de moult
autres facteurs - Passons -

inhospitalier, Loulou, quant à lui, avait souvent l'occasion de tournées en brousse, telle que celle qu'il rapporte dans une lettre à Cevaër écrite quarante ans plus tard alors que la Libye avait envahi le Tchad sous protection militaire française :

Je suis avec attention les combats au Tchad, non seulement du fait que la France y prend part, mais aussi parce que mon séjour au Tchad l'a valu de connaître Zouar, Faya, Foda au cours d'une tournée de 8 jours dans le BET (Borkoi, Ennedi, Tibesti) avec celui que vous avez bien connu aussi, le Médecin Général Cheneveau ; celui-ci bénéficiait en effet d'un avion militaire affrété pour son inspection.

7 – Madagascar II, III, IV / 1954-1966

Les séjours suivants eurent lieu à Majunga et à deux reprises à Tamatave. Loulou et Simone passèrent aussi quelques mois à Tananarive.

Louis Destribats était chaque fois responsable du Service de Santé de zones étendues. Le statut du pays évolua et passa de l'Administration coloniale à l'autonomie puis en 1960 à l'Indépendance. Le Colonial devint le Coopérant mais apparemment les fonctions changèrent peu. En 1962, l'aîné de ses neveux soussigné, passa un week-end à Tamatave. Ce fut pour lui l'occasion de découvrir un pays pittoresque mais auparavant, dès la sortie de l'avion, son oncle lui avait fait visiter la léproserie qu'il avait créée à quelques kilomètres de la ville et dont il était, très légitimement, fier.

Louis Destribats fut nommé général en mai 1965. A Tananarive les étoiles furent généreusement arrosées, les discours rendirent au nouveau général des hommages justifiés et les télégrammes de la famille affluèrent. Mais ce qui toucha certainement le plus Loulou, ce fut la réception beaucoup plus modeste qu'organisa, une fois revenu en France, le 24 juin 1966, la Municipalité de Habas. Le discours du Maire, Mr Campagné, nous a été conservé. En voici des extraits :

Mon Général,

Lorsque je vous ai invité à nous rejoindre ici, votre premier réflexe a été de me



demander : « Pourquoi faites-vous cela ? » et je vous ai répondu : « En vérité, c'est bien peu de choses ».

Vous le voyez. Cette modeste réception ne vous met en présence que de la municipalité, des conseillers municipaux et de leurs plus proches collaborateurs, pensant que, pour aussi méritée qu'elle fût, une imposante manifestation eût été, peut-être, en opposition avec votre aimable simplicité. Ai-je eu tort ?

Cependant, par notre petit groupe, vous pouvez être assuré que c'est la commune toute entière qui vous reçoit, qui entend vous manifester sa déférente amitié et aussi sa fierté.

Suivent quelques phrases, associant à sa démarche les 1374 Habassais et Habassaises et le souvenir du père du général qui avait été autrefois maire de Habas. Le lointain successeur de ce dernier concluait :

Sous peu vous allez nous quitter à nouveau pour un nouvel éloignement. Vous allez porter avec compétence, dévouement et distinction la présence française au loin et nous sommes flattés de pouvoir dire en évoquant vos hautes fonctions « Il est de chez nous, il est notre Ami »

Mon Général, nous levons ces coupes à l'amitié, à votre santé, à vos étoiles, à la brillante continuation de votre carrière, en associant, bien sûr, la Générale Destribats à ces vœux.

8 – RCA, Gabon : 1970-1972

En 1970 Louis Destribats fut chargé par la Croix Rouge Internationale de diriger, accompagner, surveiller l'installation de Centres régionaux au Gabon et en République Centre Africaine. Simone et lui résidèrent donc plusieurs mois à Bangui, c'était au début de l'ascension de Bokassa qui devait le conduire quelques années plus tard à se proclamer Empereur.

Unité — Dignité — Travail

Centrafric-Press

Abonnement : GUICHET
1 an 9.000 F. - 6 mois 4.500 F.
3 mois 2.250 F.
POSTE
1 an 9.500 F. - 6 mois 4.750 F.
3 mois 2.375 F.

Nos bureaux :
Boîte Postale 1290 - Téléphone 30.77
MAISON DE LA RADIO (1^{er} ETAGE)

Première Année
N° 155
Prix: 25 Francs

10 Août 1971

VERS L'EXTENSION DE LA CROIX - ROUGE CENTRAFRICAINE DANS TOUTE LA REPUBLIQUE



La Croix Rouge Centrafricaine a vu le jour en octobre 1966 sous l'instigation de S. E. le général Jean-Bedel BOKASSA, Président de la République dans le cadre du vaste programme de rénovation national entrepris par le Premier Centrafricain.
Notre photo : Le général DESTRIBAT, chef de mission fait un exposé à M'Balki (Lobaye) sur la Croix Rouge internationale.

CENTRAFRIC-PRESS
TOUT CE QUE VOUS DEVEZ SAVOIR
POUR ETRE UN HOMME INFORME.

LE DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE
DE LA REPUBLIQUE CENTRAFRICAINE
PASSE PAR L'OPERATION BOKASSA.

Bangui n'était pas par ailleurs une ville désagréable et Simone ne s'y déplut pas. Le travail de Loulou était principalement d'ordre administratif mais comportait des séjours hors de la capitale, notamment pour installer les responsables régionaux de la Croix Rouge. On trouvera page précédente la reproduction de la première page du seul journal du pays, la photo représentée n'est pas de très bonne qualité mais on pourra reconnaître le « général Destribat » prononçant – en civil, bien sûr, la RCA et la Croix-Rouge n'auraient pas supporté qu'il en fût autrement – son discours.

Ces séjours durent donc être ressentis comme préparatoires à l'éloignement définitif d'une Afrique qui avait évidemment beaucoup changé mais à laquelle Loulou et Simone étaient viscéralement attachés.



9 – La retraite, Paris, Cannes, Biarritz



Ce fut donc ensuite le retour définitif vers la France. Ils résidèrent quelques mois à Habas puis la maison fut vendue et ce fut certainement pour Loulou un crève-cœur.

Ils s'installèrent d'abord à Paris. y résidèrent plusieurs années sans profiter beaucoup des charmes de la capitale. Loulou allait tous les matins au Centre de Réforme situé à l'emplacement de l'actuel Ministère des Finances à Bercy. En compagnie de quelques camarades retraités comme lui, il examinait les droits à pension d'anciens combattants. Ce n'était pas passionnant mais *ça le sortait.*

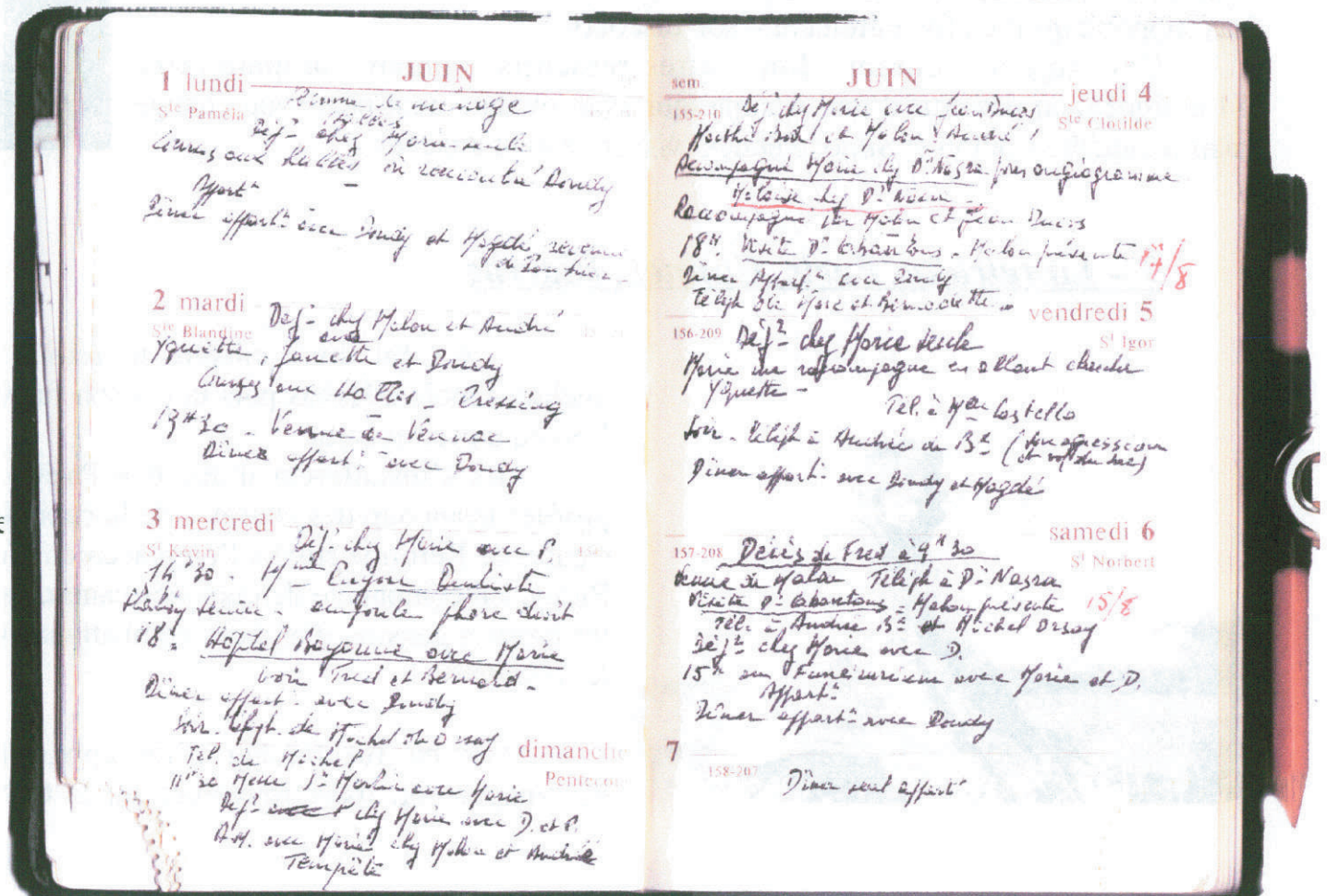
Puis ce fut l'achat d'un appartement à Cannes et un nouveau déménagement. Ils retrouvèrent sur la Cote d'Azur quelques « camarades »

notamment le Pharmacien Général Cevaër que Loulou avait connu à Diego et dont nous ferons plus loin la connaissance. Ils fréquentèrent aussi la sœur et du beau-frère de leur nièce Marie-Thérèse qui les aidèrent à apprécier les beautés de la région. Après la mort de Simone en 1978, Loulou passa quelques mois à Orsay, fréquenta sans gravité le Val-de-Grâce, hôpital militaire des armées. Puis il vendit l'appartement de Cannes et acheta un appartement à Biarritz. Proche de ses sœurs et de nombreux membres de sa famille, il y retrouva le calme, le plaisir des rencontres familiales et, comme on le verra dans la **II^e Partie** celui de la correspondance.

10 – Le Petit carnet

Toute sa vie Loulou nota sur un petit carnet les événements petits ou grands de la journée. Seul nous a été conservé le Carnet relatif à l'année 1987, la dernière. On trouvera ci-contre la reproduction des deux dernières pages.

Les derniers jours de Loulou furent marqués par le décès de son cousin germain, Fred Tajan. Les obsèques de ce dernier eurent lieu le mardi 9 juin, Loulou n'y assista pas, il se trouvait à l'Hôpital de Bayonne

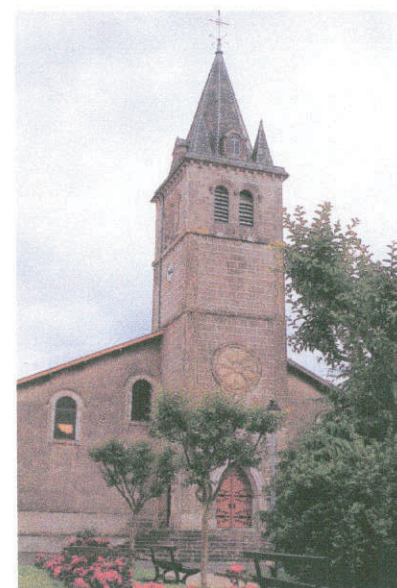


où il avait été transporté en pleine nuit.

11 – La dernière étape

Une semaine plus tard, l'église de Habas était pleine pour l'accompagner pour sa dernière étape. Son cousin, l'évêque de Bayonne, Pierre Molères, l'y accueillit, retraça sa carrière, souligna les liens d'affection qui l'unissaient à sa famille et à son village.

Sur le drapeau tricolore brillaient ses décorations :



*



II

*Scènes de la vie coloniale
et
quelques propos étoilés*

Mon cher Cevaër ... Mon cher Destribats...

C'étaient donc deux généraux, l'un, le plus ancien, Pharmacien Général, le second Médecin Général. Ils avaient fait tous les deux l'Ecole de Santé Navale de Bordeaux à quelques années d'écart mais se sont surtout connus à Diego Suarez, alors base navale française à Madagascar. Cevaër ¹ avait commencé sa carrière en Guyane française, Destribats en Guinée comme il avait été dit dans la **I^o Partie** de ces pages. Lors d'une permission Cevaër passa quelques jours à Habas en 1938 où il fit la connaissance de plusieurs membres de la famille, notamment des sœurs de Loulou, celles qui devinrent plus tard « les dames biarrottes ».

Dix ans plus tard, ce fut pour les deux la guerre d'Indochine. Bien après ils se retrouvèrent, une fois à la retraite sur la Côte d'Azur où ils résidèrent un temps, l'un à Nice sur la Promenade des Anglais, l'autre à Cannes.

Lorsque Loulou s'installa après la mort de Simone à Biarritz, une correspondance régulière s'établit entre Cevaër et lui dont nous ont été conservées les lettres échangées en 1986 et 1987. Destribats écrivait

¹ La prononciation et l'orthographe de ce nom d'origine bretonne valaient à son propriétaire de petits problèmes. Il en est fait écho dans la correspondance de nos deux généraux :

Destribats à Cevaër

J'ai relu à plusieurs reprises ce que vous me dites des difficultés de la langue française, on pourrait aussi débattre des difficultés de certains mots ou noms de la langue. Je ne cite que le vôtre et un étranger pourrait bien s'y perdre en entendant une phrase ou un dialogue où il serait question de Cévaër, Sévère, C'est vert, ces vers, ses verres ... etc...

Cevaër à Destribats

Quant au thème de mon nom, il implique la prononciation du second E, d'où 3 syllabes, CE-VA-ER ; les savants grammairiens diraient qu'il n'y a pas diphtongue, c'est-à-dire union vocale des deux voyelles voisines. Je dois admettre que la famille prononce régulièrement CEVAIR en deux syllabes mais je me souviens d'un homme qui disait CEVAR, voici 2/3 de siècle. Je prononce distinctement les 3 syllabes devant l'interlocuteur qui me demande mon nom, en l'épelant éventuellement. Mon courrier comporte SEVERE et le dernier CEVEAR, après CEVAERT ... Du temps où j'étais ministre, un adjoint renvoyait mon courrier sous enveloppe ad hoc avec un C majuscule ayant une partie trop basse, rappelant un G d'où GEVAERT... mieux connu.

avec un carbone et conservait donc les doubles de tous ses écrits, Cevaër, autant qu'on puisse savoir, sans doute pas. La lettre reçue ne restait pas plus de 3 à 4 jours sur leur table de travail sans qu'il y soit répondu.

Tous les sujets étaient abordés sur 4 à 5 feuillets : la santé, l'actualité, la carrière des hommes politiques, les cours de la Bourse – il est souvent question des dix actions de Saint-Gobain que possédait Destribats -, les camarades dont à l'annonce de leur décès ils retraçaient de mémoire la carrière, les faits divers, les grands événements du monde, les petits de leur propre vie - Cevaër avait peu de famille, Destribats beaucoup. Ils lisaient les deux *Le Figaro*, parfois le *Monde* et, de temps à autre, le *Canard enchaîné*. Cevaër y ajoutait *Nice matin* dont il envoyait des coupures. Le ton général de leurs commentaires était désabusé mais serein, pas du tout genre Café du Commerce, une réelle curiosité les animait.

C'étaient des « camarades », sans familiarité excessive mais facilement d'accord sur tout ou, presque, leurs caractères en effet se complétant heureusement. Voici ce que disait le Médecin au Pharmacien :

mon caractère, que je constate de + en + renfermé, s'accommode très bien de cet état de choses

ce qui, soit dit en passant, était exagéré, et le Pharmacien lui répondait :

« Je n'ai jamais eu l'ardeur belliqueuse et je l'attribue à mes modestes contacts avec les Jaunes -Chinois de Guyane, de Madagascar, d'Indochine et autres Annamites et pour une part à la sérénité de mon âge déjà avancé ».

Evidemment l'un était Breton et l'autre Landais.

*

Tout ceci a évidemment bien vieilli. Restent pour nous quelques anecdotes pittoresques mais surtout les récits de leurs aventures ; nous les avons regroupés dans les pages suivantes. Cette correspondance reste surtout un témoignage touchant de fraternité militaire. Ils se connaissaient depuis plus de cinquante ans, avaient fait la même Ecole, avaient le même grade, avait vécu, proches l'un de l'autre, des événements tragiques mais ne s'appelaient jamais par leur prénom - celui de Cevaër nous restera inconnu - se vouvoaient et terminaient leurs lettres par des formules chaleureuses, y associant souvent Madame Cevaër et les sœurs de Louis Destribats : Marie Boutineau et Malou de Menditte :

et que je continue au fond lui encore de tout répondre... très amicalement avec une bonne volonté de vous aider à faire ce que vous avez besoin de faire pour le moment des travaux à faire à Paris -

La reproduction de toutes les lettres échangées auraient dépassé les limites raisonnables. Seules quelques unes ont été retenues, et encore seulement des extraits. Ils sont présentés dans un ordre arbitraire, comme l'étaient les sujets abordés par les deux correspondants.

*

Les caïmans

Le cyclone

L'Opium

La vie de médecin militaire

Les pommes de terre guyanaises et les fourmis bâtisseuses

Le bain

Djibouti

Le bœuf en France

Tchernobyl

La retraite des coloniaux

Deux rencontres animées et fatigantes à Bordeaux

La dernière lettre

Plus récemment encore aux îles d'été... De fait, j'en ai rarement
vue (à Hérégoscar), et même jamais -- vivante -- C'est toujours morte que
j'en ai vu deux dans l'eau celui que j'avais tiré avec une long. ligne
de bout d'un put, au bas du quel il dormait, fort entre Amvrouns et
Diego. Une en l'avouey - my? Nos é'ny rouges (seul le blanc des yeux)
de l'écrite - sous un feu, sering nous elles nous traquer -- mais j'en
que mes l'écrit fait quelques fois enforçant, dans un lieu, dans le même
put, et fait être avec la même cai man? Le feu se respecte des
Hé'écrit logues me rappelle ce fait - j'ai mangé, moi aussi, mais en tché,
de la queue de cai man - aucun goût... Mais n'y avait pas d'odeur, com-
me eux... du curry -

Plus quant à la chasse, nous n'avons rien à apprendre d'eux...
Rappelons nous la chasse dans le "mat, akouou", mon mare sous la -
quell les chasseurs, armés de sagaie avec corde et flotteur, arrivaient à cerner
le cai man, qu'ils décollaient par les bulles que le bête, en fuyant, faisait
de sa queue de la vase -- et quand il était comé, tous en même temps, lan-
çaient leur ~~saie~~ ^{saie} qu'il n'était plus qu'à reprendre grâce au flotteur
et avec le bête au bout - j'en ai même vu un être mort à eux, une
fois, mais peu de temps, car j'en ai une souvenir que le bête avait rompu
le bonnet et par l'écrit de moi -

Les caïmans

Destribats à Cevaër

... mais venons- en aux caïmans... De fait, je n'en ai rarement vus (à Madagascar) et même jamais ... vivants. C'est toujours morts que j'en ai vus, sinon dans l'eau celui que j'avais tiré avec une long-rifle du haut d'un pont, au bas duquel il dormait, pont entre Anivorano et Diego. Vous en souvenez-vous ? Nous étions rouges (sauf le blanc des yeux) de latérite. Pour un peu, serions-nous allés nous baigner... mais je crois que vous l'aviez fait quelques jours auparavant, dans un trou, sous ce même pont, et peut-être avec ce même caïman ? La peur rétrospective (suit une allusion à la peur des spéléologues qui avait fait l'objet d'une émission à la télé). J'en ai mangé, moi aussi, mais au Tchad, de la queue de caïman : aucun goût... mais je n'y avais pas ajouté, comme eux, du carry...

Les bulles du caïman

Rappelons-nous la chasse dans le « matsahourou », mare dans laquelle les chasseurs armés de harpon avec corde et flotteur, arrivaient à cerner le caïman, qu'ils décelaient par les bulles que la bête en fuyant, faisait dégager de la vase... et quand il était cerné, tous en même temps, lançaient leur harpon qu'il ne restait plus qu'à reprendre grâce au flotteur avec la bête au bout. Je crois même m'être joint à eux, une fois, mais peu de temps, car je crois me souvenir que la bête avait rompu le barrage et pas loin de moi.

Rappelons nous la chasse dans le ruisseau que les chasseurs (+ ou – balafrés aux jambes de cicatrices), ruisseau qu'ils barraient avec des petits roseaux, barrage gardé par des harponneurs qui attendaient le passage de la bête dûment rabattue en aval, et qui était manifestée par le frémissement des roseaux. Un matin, nous en avons fait attraper trois, dont nous avons ramené la tête à Janner qui voulait étudier la morphologie du gosier ... et sur laquelle il avait d'ailleurs fait un article. Nous n'avons guère pratiqué la chasse au fusil mais peut-être n'avions nous pas de fusil.

Sur la chasse je serai très calé par mon séjour au Tchad, durant lequel j'en ai plusieurs sur la conscience. Mais à part le plaisir du tir (cible bien réduite et limitée à la base du crâne) il y avait aussi celui de donner à manger. L'œil du

Mais quant à la chasse, nous n'avons rien à apprendre d'eux --
Rappelons nous la chasse dans le "mont, Sabourou", non mais sous la -
quella les chasseurs, armés de sagaie avec corde et flottes, arrivaient à cerner
le coïman, qu'ils décollaient par les bulles qui le hèle, au fuyant, faisaient
de jager de la rose -- et quand il était tenu, tous en même temps, ten-
aient leur ^{saçon} saçon qu'il n'y restait plus qu'à reprendre grâce au flotteur
et avec la tête au bout -- Je n'ai même vu ^{un} m'ête m'ête à air, une
fois, mais peu de temps, car je n'ai une saçon que la tête avait rompu
le honage et par l'air de moi --

Rappelons nous la chasse dans le milieu que le chasseur
(chez les + la tête, ont panches... sur de vitaines), m'êseu qu'ils her-
raient avec des pites rotéane, honage gardé par des harponneurs qui attendaient
le passage de la tête du ment rebattue en aval, et qui était mani festé
par le freinissement des roseaux -- Un matin, nous les avions fait attraper
trois dont nous avions ramené la tête à Vanner qui voulait étudier la
manière de la pite -- et sur laquelle il avait du reste fait un orifice --

Nous n'avons guère pu que la chasse au fuyant... mais
peut être n'avons nous pas de fuyant et ne pourrions nous voir la tête --

Sur la mode de chasse, je n'ai rien à dire car nous n'avons
Tékes, du vent lequel j'ai plusieurs et plusieurs sur la conscience -- Mais à
part le plaisir de la chasse (c'est-à-dire bien réjouie et l'unité de la haine de même)

du caïman, œil qui seul sort de l'eau effectivement, n'est pas en effet une cible payante et efficace mais je les tirai hors de l'eau quand ils dormaient sur le sable, où les noirs s'amenèrent sans bruit ni frémissement du sol, effectivement, ou bien de l'autre côté de la rivière. J'arrivais à une bonne moyenne de succès, 1/3 environ, évidemment selon la distance. Les manqués ou blessés étaient perdus car d'un rapide coup de queue ils sont dans l'eau, mais les blessés n'étaient pas perdus pour nous et récupérés en aval + ou – après... et mangés.

Il y avait aussi la chasse à la lampe, la nuit sur les bancs de sable, où on les visait à 5 à 10 mètres... mais je n'aimais pas beaucoup ça.

Le Serbe qui ne savait pas nager

Et une histoire de chasse, bien personnelle, pour terminer le chapitre. Un jour, j'avais amené avec moi l'aide administrateur de Bongor (chef-lieu à 230 km sud de Fort-Lamy) sur le Logone, un Serbe, ex-cuisinier dans un bateau, que les hasards du ralliement du Tchad avait affecté donc à Bongor.. Lui ou moi, tuâmes un magnifique caïman, 5 à 6 mètres de long, long à tel point que, mis dans la pirogue, la queue traînait derrière dans l'eau. Le bon Serbe était assis sur la pointe avant de la pirogue, la tête de la bête entre les genoux pliés, moi à cheval sur le dos de la bête, et le piroguier derrière à cheval sur la queue. Je ne sais comment la mâchoire eut un sursaut et mon Serbe affolé tira une balle à bout portant sur le haut du crâne, sans penser que le trou de sortie de la balle serait plus grand, et celui de la pirogue encore plus. On coula instantanément. Mais le Serbe ne savait pas nager et nous eûmes, le piroguier et moi toutes les peines du monde à le tirer vers la berge, heureusement toute proche.

Voilà terminé pour les caïmans... et pour ce soir... Et la suite à demain.

Cevaër à Destribats

« Vos histoires caïmanes personnelles s'ajoutent aux miennes, à celles du km 44 de la route d'Ambilobé, comme à celles de la rivière souterraine proche d'Ambilobé que Cagnat, administrateur du lieu, avait descendue en pirogue, aux basses eaux je suppose. N'avez-vous pas vu celui que le Père Mareuil avait au sec, dans une baignoire ?

J'en ai mangé aussi à Saint-Laurent du Maroni » (ville de Guyane française).

Il croit aussi celui de donner à manger. L'œil du poisson, qui est
fait de l'eau effectivement, n'est pas en effet une vible papante et efficace...
mais, je les crois, lors de l'eau, quand ils dorment sur la table, ni les
voix ni avec nous, vers huit ou dix heures du soir effectivement, ou
de l'autre de la rivière (j'aurais à de une bonne moyenne de succès, 1/3 en-
viron, évidemment selon la distance - Les mangues, aux flots e'taient perdus
car d'un côté de tout le quene ils sont sous l'eau, mais les herbes n'étaient perdus
par deux, et n'étaient en état de long temps après... et mangés.

Et une histoire de chasse, bien personnelle, pour terminer 'a châpi-
tre. Un jour, j'avais amené avec moi un l'ide admi'ri'stateur de Bouzou
(c'est à 250 km de Tiro. Long) sur le loge... un serbe, et un indien
dans un bateau, que les légendes les relient au Tchad avant effeti' d'arriver
à Bouzou - Lui de moi, même un aragui' que ce'imon, 5 à 6 mètres, long et
bel point que, moi sous la pirogue, la queue de'écouit derrière, sous l'eau -
le bon serbe doit assis sur la pointe avant de la pirogue, la tête de la tête entre
ses genoux et flics moi le cheval sur le dos de la tête, et la pirogue
derrière, à cheval sur la queue - Je vois comment la machine est un très-
muni... et mon serbe appelle' un' une balle à bout portant sur le bout de
la crâne, sans penser que le bon de l'œil de la tête serait plus grand, et
celui de la pirogue encore plus - On parle instantanément...

Mais le serbe ne savait pas nager... et nous tirons, la pirogue et
moi, à la fois à la fois vers la berge, l'ensemble se trouve perdu...

A Abidjan, l'on m'a un jour proposé 7 jeunes bestioles, dans un seau, où ils se tenaient tous dans la position (suit un dessin où l'animal se présente en équerre, la tête horizontale) qui m'avait frappé : était-elle seulement due à l'étroitesse du logis ?

Munich et les caïmans

A Madagascar, je n'ai jamais été jusqu'au lac d'Anivorano mais je connaissais un autre lac plus loin à l'ouest de la route et à une centaine de mètres. J'y ai vu caïmans.

Les crocodiles fuient à moins qu'on ne leur porte des offrandes rituelles à l'occasion de cérémonies comme au Lac d'Anivarano ... où je n'ai pu aller à cause de l'histoire de Munich 1938, la garnison étant... consignée. »

Le cyclone

Destribats à Cevaër

Je ne sais plus exactement où j'en suis de ma correspondance avec vous... Dans vos commentaires, j'ai relevé le passage de votre carrière à Diego Suarez dans lequel vous parlez du cyclone, je m'en souviens bien aussi et je vous vois dans les allées de l'hôpital, sous la pluie. Vous souvenez-vous du pont enlevé sur la route d'Ambilobé, enfoui sous les pierres et les brousses à plusieurs mètres de son emplacement.

Cevaër à Destribats

« J'ai le souvenir du cyclone de Diego Suarez une nuit de samedi à dimanche et de mon arrivée à l'hôpital en tenue adéquate. Aussi du naufrage de la drague au nord de Cap Diego (Comme on peut voir sur la carte Cap Diego a changé de nom et est devenu Cap Ampanolahamiraty) dont deux matelots seuls s'en tirèrent. Le pont de 700 t transporté à quelques hectomètres en aval de la route d'Ambilobé – la route d'Orangea effondrée sur quelques mètres ... »



L'Opium

Ce sujet passionnait particulièrement Cevaër professionnellement parlant. Il écrivit un jour au *Monde* une longue diatribe sur le phénomène en progression des drogues diverses en France et rappelait la longue tradition indochinoise :

« En France et dans toutes les colonies, les données étaient réunies par la Santé Publique mais en Indochine les modestes statistiques médicamenteuses étaient confiées à la Direction des Douanes et Régies qui traitait annuellement des tonnes de drogue quand les besoins thérapeutiques variaient du décagramme à la dizaine de kilos, de l'héroïne à l'opium médicinal sous toutes ses formes ... »

Ce sujet et quelques scandales apparaissent souvent dans la correspondance étoilée.

Cevaër à Destribats

« J'étais en poste à l'Hôpital de Hanoï de 1932 à 1934, puis au Commissariat à la Santé Publique à Saïgon en 1941-1948... Le fait relaté ci-dessous remonte à un demi-siècle et se situe en Indochine, à une époque où les toxiques inscrits au Tableau B des substances vénéneuses, morphine, cocaïne, héroïne, cannabis etc... n'étaient guère utilisées qu'en thérapeutique et ne créaient aucun souci particulier à l'Administration quant à leur usage illicite. Ce n'était pas le cas de l'OPIUM, lequel, tout en figurant au Codex sous sa forme médicinale, avait sa place dans l'économie du pays. Pour simplifier disons que cette drogue avait un statut comparable à celui du tabac dans la Métropole. Au Gouvernement Général, la Direction des Douanes et Régies coiffait le monopole de l'opium. L'opium brut était localement acquis chez les producteurs du Nord Laos et importé de l'Inde, de l'Iran, peut-être du Siam, de la Chine et du Proche-Orient. Le tout était rassemblé dans une manufacture sise rue Pellerin, au centre de Saïgon dont la porte cochère était surmontée d'une large enseigne libellée en caractères de quelques trente centimètres comme suit :

RÉGIE DE L'OPIUM

On y fabriquait de l'opium à fumer, mis en vente dans les débits ad hoc annoncés par un panneau : TUOC PHIEN, terme annamite pour opium que les Français prononçait toufiane (opium et/ou pipe), d'où le terme toufianer pour fumer.

Au cours de l'année 1932 quelques saisies spectaculaires eurent lieu. Le modus operandi fut dévoilé au début de 1933 par l'Avenir du Tonkin, l'un des trois quotidiens français édités à Hanoï. Tel contrôleur des douanes, en service dans les

territoires du Nord était de connivence avec un caïd du trafic auquel il signalait l'heure à laquelle son équipe de surveillance se trouverait à tel endroit ... où un modeste convoi – de quelques quintaux néanmoins – était capturé, tandis que d'autres itinéraires restaient libres au même moment. Cinq ans de prison furent infligés au coupable ... en même temps proposé pour la Légion d'honneur en raison des saisies officielles qu'il avait dirigées.

En 1940 l'Etat français édicta des mesures restrictives relatives aux boissons alcooliques, mesures étendues aux Colonies. Dans le même temps l'opium, la drogue officielle, devint un produit dangereux et sa vente libre fut interdite. Une période de transition étant indispensable aux opiomanes pour se défaire de leur assuétude, l'on créa des locaux dont l'entrée était signalée par un panneau sur lequel en première ligne mentionnait : CLINIQUE DE DÉSINTOXICATION. Les usagers devaient s'y inscrire pour pouvoir consommer sur place, à dose limitée et théoriquement décroissante. Ainsi pouvait-on voir des fumeries officielles. Quel fut le résultat des nouvelles dispositions ? L'on rapporte que vers 1946-1947 un fonctionnaire international – citoyen des USA – de passage à Saïgon, s'étonna de la persistance de telles cliniques après six ou sept ans d'activité ..., tandis que la manufacture de la rue Pellerin poursuivait, elle aussi, son activité.

Suit l'affaire des six cents caisses d'opium signalées par l'Iran à l'exportation à destination de l'Indochine française, opération que l'on ne retrouvait pas à l'importation dans les statistiques fournies par la France, d'où la demande du Bureau de Genève. Via le Quai d'Orsay, peut-être le Ministère de la Santé Publique, la demande parvint au Ministère des Colonies où elle n'aboutit pas à la Direction des A.P. compétente en la matière mais à la D. S. S. au grand émoi du Médecin Général Directeur... «

(On apprend ensuite que, d'initiales en initiales les Services se renvoyèrent la balle et que « la vérité demeurera à jamais sans doute enfouie. »)

Destribats à Cevaër, le 29/1/87

Je reviens à l'opium. Les bâtiments de la « Régie de l'Opium », les débits « Thuoc-Phien, d'où « toufianer », les histoires de douane, avec d'un côté les caïds et de l'autre nos vigilants gabelous ... et quelques complicités. ... J'ai vécu, en effet, à Hanoï en 47-48-49 et l'on pouvait, me paraissait-il, pouvoir « toufianer » à son aise ; heureusement je n'ai jamais été tenté par ce genre de distraction.

Quant à l'histoire des 600 caisses signalées par les contrôles d'importation et d'exportation, j'imagine les inquiétudes des 2 patrons. Heureusement, de bons conseillers, parmi lesquels je retrouve votre flair, pour stopper une participation du Service de Santé dans une enquête administrative, politique où il n'avait rien à faire.

La vie de médecin militaire ...

Destribats à Cevaër

... fermons les yeux sur ce domaine. Marthe Richard nous ramène à 1946, mais j'avais vécu auparavant la prospérité du quartier réservé de Bousbire à Casablanca pour y avoir joué un rôle sanitaire prépondérant et ensuite un rôle de pourvoyeur des B. H. C. des postes du Haut-Tonkin, à partir de Hanoï. Le métier d'officier peut en effet mener à être polyvalent !!!

Les pommes de terre guyanaises et les fourmis batisseuses

Cevaër à Destribats

« J'avais laissé en panne mon verbiage sur ce noble tubercule appelé pomme de terre, originaire d'Amérique, que nous devons en fin de compte à Christophe Colomb... alors que j'ai débarqué en 1928 en Guyane avec 100 kgs du dit légume que ne produit pas la France Equinoxiale. Ayant mis 6 exemplaires en terre, au bout de 4/5 semaines les pousses atteignaient 50/60 cm. Un beau matin il n'en resta plus qu'un tronçon – et un seul – de 10 cm de hauteur, le reste ayant été emporté par les fourmis manioc ou magnan qui ont, peu après, complètement dépouillé la première branche à 2,5 m du sol d'un goyavier voisin. J'ai cette fois assisté au pillage avec le spectacle des deux colonnes trimballant en l'air un cm² de verdure par porteur, au retour.

J'ajoute qu'à Saïgon en 46-48 j'ai eu à présider la Commission dite de la Pomme de Terre du Haut-Commissariat qui attribuait des devises – des \$ de Hong-Kong - en vue de l'importation de pommes de terre chinoises depuis Hong-Kong, essentiellement destinées aux troupes inadaptées au riz. »

Destribats à Cevaër

A propos des pommes de terre qui vous a valu de faire la connaissance des magnans ... moi aussi, j'ai connu ces fourmis en Afrique.

Un jour, une colonne, a traversé toute ma case ; j'ai pu étudier leurs réactions devant les obstacles les plus variés que je leur posais jusqu'au passage que je leur faisais pour leur voir construire un pont. Elles le construisaient elles-mêmes se faisant une passerelle de leurs corps. La colonne était entourée par des garde-corps latéraux chargés de la défense ou de l'attaque. En fait de voracité et de destruction, je ne leur ai vu comme égales, toutes proportions gardées, que les sauterelles, qui, elles laissaient une plantation de bananes comme plantée de parapluies aux baleines retournées et sans toile. Comme la tige de votre plant de pomme de terre.

Le bain

Cevaër à Destribats

« Je vous fais grâce de mon opinion sur l'insuffisance des locaux pénitentiaires. Si j'avais quelque ardeur suffisante de scribe j'envverrais aux gazettes un article dont le sujet serait : « Suppression de la transportation en Guyane en 1946, les motifs et les conséquences ». Je ne suis plus en état de m'aventurer en pareil terrain, d'autant que ma prose ne serait d'aucune utilité pour remédier à la situation présente. Je ne me sens pas disposé à écrire l'HISTOIRE. »

Destribats à Cevaër

Votre passage sur les prisons privées qui vous amène à évoquer l'ancien bagne qui fut, si j'ai bonne mémoire, bien connu de vous, en tout honneur, bien sûr, lors de votre premier séjour ... me fait penser à notre défunt ami Xavier. Si je ne me trompe, je crois que c'est lui qui avait été délégué pour effectuer, en 1946, la fermeture de ce lieu pénitentiaire, qui, lui, ne posait pas de problèmes d'absorption.

Djibouti

Destribats à Cevaër

Et d'abord au sujet de ce triste et tragique événement de Djibouti. Votre dernière lettre s'est croisée avec l'annonce à la télé et les articles de journaux concernant cette nouvelle. Vous me direz que vous aviez vous aussi le souvenir du café du « Palmier en zinc » qui était aussi évoqué dans l'article du Figaro. Il se situait du reste en face du café atteint, « L'Histori ». A dix ans de distance les deux cafés étaient attentés (sic) ; cette fois-ci a deux fois plus de morts.

Dans votre avant dernière lettre était un extrait de journal où l'on décrivait Djibouti comme « l'OASIS de paix » dans cette partie du monde si déshéritée et déchiquetée, dans laquelle s'écoulait une vie certes agitée à travers les mailles des frontières, où l'on broutait le « kat », le tout à l'abri du pavillon français et grâce à la monnaie que l'on apportait. Oh triste décision (d'en partir, certainement) puisqu'on nous déclare après les enquêtes menées et les actions opérées, qu'il se révèle que ce sont bien les intérêts français ... ou la base qui sont visés.

Cevaër à Destribats

« Voici la réponse à votre dernier envoi, du 23 mars, qui commence par l'histoire du « Palmier en zinc », laquelle m'échappe malgré l'image reçue de ma cousine, il y a au moins 30 ans, alors que j'étais ministre. C'est que je n'ai pas été à terre en 1946-48 lors de mon voyage en Indochine et c'est en 39, rentrant de Diego que j'ai débarqué. »

Destribats à Cevaër

Je vous remercie de cette photo (probablement la carte de la « cousine » dont Cevaër parlait plus haut) du fameux café du palmier en zinc dont les couleurs correspondent assez bien avec les souvenirs que je pense en avoir.

Le bœuf en France

Cevaër à Destribats

« Ci-joint un lot de cartes que vous voudrez bien remettre à Madame Ducourau (veuve d'un camarade résidant à Biarritz) assorti des commentaires suivants :

La vue d'encornés m'avaient frappé car le Bœuf n'existe pratiquement pas dans mon Finistère natal – ou n'existait pas à l'époque. C'est du train qui me conduisait à Bordeaux que j'ai vu pour la première fois, en traversant la Vendée, un joug de boeufs, tandis que la statistique annuelle des abattoirs de Brest mentionnait un seul client de l'espèce. Les vieilles vaches, ah ! ces vaches qui produisent tant de lait en 1986 alimentant en viande « bovine » la gent bretonne. La race chevaline servait alors aux champs, le Finistère figurant en tête quant aux moteurs à crottin de toute la France. »

Destribats à Cevaër

Je pensais que le bœuf était partout répandu en France et je tombe des nues en lisant votre lettre !

Tchernobyl

Cevaër à Destribats

« Quant à la triste histoire de Tchernobyl, elle comporte deux éléments : 1° la vérité (Pravda en russe) raccourcie au départ et chargée d'inconnues quant à ses conséquences, 2°/ grâce à quoi s'est instaurée la mise en place de prévisions aussi fragmentaires, voire opposées des commentateurs, mal informés, voire ignorants des problèmes consécutifs à l'action de ces

radiations que l'on ne maîtrise pas ; elles sont diverses et je doute qu'on les ait expérimentées une à une. Les « expériences » d'Hiroshima et de Nagasaki restent sinistrement globales ; le sinistre ukrainien comporte n points d'interrogations que le temps, notre maître, résoudra au moins partiellement... ? Les Bretons ont perdu un million de choux fleurs, d'autres ont perdu leurs salades et leurs épinards, ce qui n'a rien à voir avec le vin italien corsé de méthanol. Je m'égare. Ayant constaté ma tendance au radotage, je m'arrête pour en venir au célèbre sujet de dissertation philosophique : Le Progrès est-il un bien pour l'humanité ?

Et toujours d'épiloguer sur Tchernobyl ? Il faut croire que la vérité est dure à faire, sinon à sortir. D'où qu'il soit, le point d'interrogation est là. Quelles seront les suites, actuelles (pour le moment elles se limitent en France aux choux fleurs et aux épinards) ou dans un futur proche ou lointain (mais j'en reviens à vos commentaires plus haut cités »

La retraite des coloniaux

Destribats à Cevaër

Je vous remercie de vos précisions sur Mr Lafitte (célèbre ministre des finances du XIX° siècle) . Je ne savais pas que c'était lui qui était, somme toute, le promoteur des pensions de retraite. Mais j'avais entendu dire par ailleurs que, à un certain temps, le clan Rothschild (ou un seul) avait proposé à l'Etat de prendre à sa charge les retraites des fonctionnaires coloniaux. A cette proposition l'Etat aurait répondu : » Jamais, c'est ce qui rapporte le plus ». Ce devait se passer dans la 1° moitié du siècle.

Deux rencontres animées mais fatigantes à Bordeaux

Destribats à Cevaër (Avril 1986)

Je suis un peu, encore, fatigué de ma folie de avant-hier. J'ai été entraîné et poussé à Bordeaux pour le baptême de la promotion Toulon. Mais seulement le dimanche. ...Excellente journée, fatigue mise à part. bâtiments et cours rajeunis ...

contrairement à nous... Réunion des anciens à l'amphi. Déjeuner ancien réfectoire. Service épatant avec anciens réunis par affinité et âge (environ 150), avec grades de l'école, à partir de cinq galons, et navalais tous jeunes, barbues ou non, et navalaises. Avec la 26, nous étions 7 les plus anciens (suivent les noms). Cette réunion m'a permis de retrouver combien et combien de figures de tous âges, + ou - oubliés, plutôt +, mais qui m'ont reconnu. Pas de laïus, mais chanson de l'école (la nôtre) un peu oubliée des jeunes qui en ont une nouvelle....

Cevaër à Destribats

« Vous avez donc revu le 145, désormais 145 bis (Cours de la Marne à Bordeaux). En 1953, débarquant d'AEF, j'avais déjeuné chez le Pharmacien colonial de l'Ecole mais je n'avais pas visité le cours de la Marne à la rue Ferbos. Je mesure le plaisir que vous y avez trouvé, même au prix de quelque fatigue. »



Destribats à Cevaër

Vennac voudrait m'emmener comme l'année dernière à Bordeaux pour la fête annuelle des Anciens à l'occasion du baptême de la Promotion (Botreau-Roussel), mais je n'en sens surtout pas la possibilité physique d'un tel déplacement, ni surtout l'intérêt que j'avais l'an passé où nous devions, à plusieurs de la même promo, nous rencontrer pour le 60° anniversaire de notre entrée cours St-Jean.

Suivent des allusions sur ce Botreau-Roussel qui dut être un temps le Directeur de l'Ecole et sur plusieurs autres « camarades- ...

Destribats à Cevaër

Quant à sa fatigue grandissante, Louis Destribats écrivait à son ami le 9/1/1987 :

Peut-être le fait d'être sorti de mes habitudes en allant débiter cette année dans l'ambiance animée de la nombreuse famille de ma belle sœur à Bordeaux (nous étions au repas du soir 51 des 2 plus anciens, elle et moi, à ses arrière- petits enfants) a-t-elle fatigué un cerveau déjà habituellement engourdi ? Enfin, passons.

Il faut reconnaître que la journée avait été bien remplie, peut-être un peu trop. *Le Petit carnet* nous apprend, en effet, que Loulou était parti avec Marie et Dominique Boutineau à 17h15 pour Bordeaux et en était revenu le lendemain à 2h15

La dernière lettre

Destribats à Cevaër, le 30/5/1987

(La dernière lettre conservée – il a dû y en avoir d'autres, reçues ou envoyées, mais qui ne furent pas classées par le destinataire et qui sont donc perdues pour nous.)

Cette lettre traite de sujets divers touchant à l'actualité : changement de lentilles, privatisation des Banques, diverses affaires crapuleuses du milieu niçois, baisse du chômage, réflexion sur l'utilisation dans sa conversation de « sous » au lieu de « centimes », voyage de Mitterrand au Canada, santé de sa soeur Marie, et enfin une évocation du Professeur Delay de l'Académie française :

Je lisais tout à l'heure les articles sur la mort du Pr Delay. Je le connaissais, sortant du même moule, collégien à Saint-Louis de Gonzague à Bayonne où il me précédait d'une classe mais pour en évoluer plus brillamment que son condisciple.

A quoi son neveu peut objecter que les étoiles valent bien les palmes et les « Colonies » : le Quai Conti.

*

III

Petite correspondance de temps de guerre



Sorteur Destribats
Médicine Major de 1^{re} Classe
7^{me} Rég^{iment} ambulanc^{ier} à Ind^{re} - 6^{ème} Batterie

Section Postal 226

⁴⁹ Habas le 3^{ème} août 1915

« ...Le bon diné de Mémé et les belles tranchées... »
 « ... parce que les jeunes filles ne sont pas intéressantes ... »
 Quand Malou était encore Magdelou ou Magdeleine
 « Le tunnel avec Jannot (Jean Ducos) » - « Frédot très occupé »
La visite à Habas de Marie et Alfred Tajan, des tantes Antoinette et Margot, de Jean Ducos... et les angelures
 «... Je travaille toujours bien... »
 « Quand je commence à vous embrasser, je n'en fini pas »
 « Le chapelet pour tous les soldats »
 « L'agneau mort pour la prochaine permission. « Magdeleine toujours très mignone »
 Les prunes et les petits lapins. - « Ce sont nous qui somme les grands »
 Conseils à son frère aîné. - Où apparaît « Malou »
Questions de grammaire - « Tous les Dimanches soir à la chapelle » - Les jeux et les paris au pensionnat
 « Maman veut avoir un homme avec elle »
 « A Saint-Louis les lignes marchent toujours »
 « ... pendant que vous soldat vous vous battez contre ces sales boches... »
 « ... par ce système je suis presque ma messe... »
 « ... je comprends que vous ne trouviez pas bon de respirer cet air... » - Les progrès de Marie
 « ... nous ajoutons une dizaine de chapelet pour vous... et que le bon Dieu fasse finir cette guerre!!! »
 « ... avant que le soleil ne tombe pour aller travailler au jardin... »
Le petit coquetier de Thann et le coquetier de tonton Gaston. - Le trapèze de la Villa Gabrielle
 ... nous avons joué aux blessés, Frédot était le docteur... »
 Les notes – Les raisins de la métairie de Habas
 « ...Je suis premier en orthographe ... »
 « ... j'ai eu le tableau d'honneur »
 « ... c'est moi qui ai allumé presque tous les cierges... »
 « ... j'ai fait le voyage pour aller à Bayonne avec une vieille dame qui m'a demandé si je voulais un couteau... »
 « ... la fin de la guerre cette année... » - La neige à Anglet
 « ... Je suis encore 1° en maths... »

« ... Le bon diné de Mémé et les belles tranchées... »

Habas le 3 tout 1915

Mon cher Frédéric

Je ne puis te répondre plus tôt
parce que je n'y pense plus
mais j'espère que y'y est pren
si je t'écris

Je crois que tu te sors la fati
gue que tu avais pour ton cer
tifiat l'air de la mer t'aura
fait du bien. Je crois aussi que tu
grossis au avec le bon diné de
mémé et l'hotel de papa. et
Mademoiselle Lanyane ta ou
sur le sable tu faisais des belles
tranchées avec les petits cama
rades. Je ne puis m'amuser

« ... parce que les jeunes filles ne sont pas intéressantes... »

beaucoup avec Marie parce que les
jeunes filles ne sont pas intéressantes.
sante. Je sais que tu as une montre
qui marche et alors tu sais
prendre le tram tout seul et
tu ne seras jamais en retard pour
le tram. Hier Lundi je suis
allé me promener chez toi tante
de Léon. J'ai bu du sirop de
groseille. Quelque fois je me
suis amusé chez Léon. Demain
che Léon est venu me chercher
pour aller chez lui s'amuser avec
ton loto national moi j'ai gagné
deux parties, Loulou de chez
Mamie deuse, Minette aucune
Léon une et
adieu non cheri faire un gros bisou
à toute la famille pour toi

pour papa et pour toute la famille
de Bayonne

L. Destribats

Quand Malou était encore Magdelou ou Magdeleine

Bayonne le 23 Août 1918

Ma Chère Maman
Vous m'avez fait dire dans la lettre
de même de vous écrire, après le dî-
jeuner je me suis amusé un peu,
et en m'amusant j'ai trouvé la
bague de mariage que vous lui avait
dorsé pour la fête de 4 ans. Après
même m'a pipeté pour le broui-
Non de votre lettre et en mainne-
ment, je lui montré à même.

Je m'amuse très bien. Ce soir tan-
te Antoinette arrive. Hier papa
est venu dîner et mercredi il va
venir dîner avec nous.

J'ai eu beaucoup de peine quand
j'ai su que Magdelon a été
souffrante. J'espère qu'elle va
être bientôt guérie.

Hier je suis allé m'amuser chez
m'amuser

Madame Louc etchez Suzu.

Madame Raymond a fait faire
une maison pour Suzu pour
mettre ses jouets.

Je crois que demain nous irons à
Biarritz pour jouer sur le sable.
Je serai bien content.

Adieu mon cher Maxime je
vous embrasse de tout le
cœur ainsi que marraine, Frédéric,
Marie, Magdeleine, et Elise.

Votre petit fils
Louis Desribats que vous aime bien.

Le tunnel avec Jannot (Jean Ducos)

Bayonne le 2 Septembre 1915

Chère Maman

Je viens d'apprendre que vous ne deviez pas venir parce que Magdeleine est souffrante et ça ma fait beaucoup de peine.

Je regrette beaucoup que vous ne veniez pas avec votre famille.

Je m'amuse très bien. Je vais aller à Biarritz vendredi je vais faire des tranchis avec Jannot et Juliette Mercredi tante Margot, papa, Jannot et moi nous avons pris un bain de mer.

Nous voulions faire un tunnel et nous avions fait deux gros trous avec le deux piqûis du croquet mais après tante Margot est arrivée elle nous a fait bouchés toutes.

Bonjour Maman un gros baiser à toute la famille du Docteur Destribats de la part de Monsieur Lajan et de moi et de toute la famille Lajan.

L. Destribats qui vous aime beaucoup.

De
toute
chère
à
vous
L. D.

Frédot « très occupé »

Habas des février 19 16

Mon cher papa chéri

Je vous envoie une lettre parce
que je ~~vous~~ aime beaucoup et je sais
que vous recevez mes lettres avec
plaisir et puis quand vous allez
voir Grand-père et Grand-mère
tante Margot tante Antoinette
vous leur montrez les lettres et aussi
il faut que y'crive de jolies lettres
très intéressantes et des phrases
qui vous fera rire.

Je commence par vous parler
de nous tous, Mammaine va bien
elle descend pour dîner et pour

soupié, elle descend à 9h et elle se couche à 9h.

Il présente je vais vous parler de l'école Frédéric fait des problèmes, des exercices, du dessin, des dictées pour leçon. la géographie l'histoire de France la Grammaire, l'arithmétique pour moi des exercices, des problèmes, des dictées pour leçon la Grammaire et l'histoire de France.

Maman recommande à aller à l'école elle fait des choses du bon côté elle sait lire les lettres.

Le père de André Dupla est venu en permission il est venu nous dire un petit bonjour, il regrette beaucoup de ne vous voir pas
ou je

Je pense que Grand père et Grand mère vont venir Dimanche j'en suis très content et je pense que Grand mère va rester quelques jours.

Adieu mon chéri papa je vous embrasse de tout mon cœur un baiser à Grand mère et Grand mère tante Margot tante Antoinette un baiser ^à tous les cousins et cousines.

J. Testibats.

Maman et Frédéric ne vous ennuieront pas parce que Frédéric n'a pas eu sa répétition hier et qu'il l'a ce matin!

La visite à Habas de Marie et Alfred Tajan, des tantes Antoinette et Margot, de Jean Ducos... et les angelures

Habas le 11 février 1916

Mon cher papa chéri

Je vous envoie une ^{lettre} page que c'est
vendredi, le jour où je vous écrit. Je
vais vous écrire de jolies choses. Je vais
vous parler de nous, de la visite
de Grand'père de Grand'mère et
de Janot surtout.

Grand'père et Grand'mère
nous ont beaucoup gâté, des cigarettes
nous les fumions comme trois petits
monsieurs, des sucre d'orge nous les
prenions comme de cigarets, nous ne
voulions pas que Grand'mère ~~pu~~
Janot partent parce que nous nous
amusions beaucoup et Janot voulait
absolument rester, mais Grand'mère
ne voulait pas, à cause de la com-
position de Janot.

J'ai à l'index et le major de la

main gauche de grosses angelus et la
main en côté même.

Je vous remercie beaucoup de la
lettre que vous m'avez envoyée pour
me répondre de la lettre dernière.

Pensez à votre première permission
de me porter le couteau et à frédot le
porte-feuille.

Adieu mon cher papa je vous
embrasse de tout mon cœur un baiser
pour Grand'père, Grand'mère tante
Margot tante Antoinette et cousins et
cousines.

Votre petit fils qui vous
aime beaucoup.

L. Destribats

« ... Je travaille toujours bien ... »

Flabas le 25 février 1946

Mon cher pappachi.

Je vous envoie une lettre pour que vous sachiez des nouvelles de votre petit fils Louis

Je commence par vous dire que nous sommes tous en bonne santé nous nous portons très bien cependant moi j'ai souvent mal à l'estomac et maman va me faire prendre le nouveau remède.

La tante Marie a porté des chaises. thèmes on les a plantés au jardin.

Marraine va beaucoup mieux elle descend à 9h. et elle se couche à 9h.

Je travaille toujours bien à l'école, je fais des devoirs, des problèmes sur les quatre règles, des exercices, pour leçon la Grammaire ou bien l'histoire de France.

Bonjour mon chéri papa je vous embrasse de tout mon cœur un baiser aussi pour Grand-père Grand-mère tante Margot tante Antoinette mes cousins et cousines.

Votre petit fils qui vous aime bien

L. Destribats

« ...quand je commence à vous embrasser, je n'en fini pas »

Habas le 24 mars 1946

Bon cher papa chéri

Je vous envoie une lettre pour vous
faire savoir que je ne vous oublie
pas à vous écrire tous les vendredis,
nous sommes tous en bonne santé,
moor est en mer est quini, marzine
a commencé à se lever avant-hier
elle se lève à 10 heures et elle se cou-
che à 5 heures. Il me tarde que vous
venez pour nous voir, parce que
je vous aime tant, vous savez que
quand je commence à vous emba-
sser je n'en fini pas parce que
je vous aime beaucoup beaucoup.

« Le chapelet pour tous les soldats »

Vous nous sommes exeuer pour
chanter depuis mardi jusqu'à jeudi
nous avons chanté: at les piez ils
sont venu les enfants de France. Mais
Notre epoux de Marie, on avait trois
six filles pour commener, et les
autres pour chanter avec nous.

Hier il ya eu une Bénédiction
et on a réciter un chapelet pour
tous les soldats et pour la France
et entre chaque disaine on chantait
: at les piez ils sont venu les en-
fants de France.

Adieu mon chéri nana je vous
embrasse de tout mon cœur un baiser
pour Grand'père Gpuzin, mère
mes tantes et cousins et cousines.

Votre petit-fils qui bien aimé

qui vous aime tant.

Louis Destribats.

Maman et pèdot ne vous écrivent
parce que n'avait pas sa répétition
hier et qu'elle ce matin.

L'agneau mort pour la prochaine permission. « Magdeleine toujours très mignone »

Paris le 19 15

Mon cher papa chéri

Je vous envoie une lettre qui vous
fera plaisir car les je sais que les
lettres de vos deux garçons qui savent
lire vous font plaisir.

Maman va envoyer un a-
gneau mort pour quand vous
viendrez à la prochaine permission.

Papa vous dira pas
qu'il avait ses répétitions aujourd'hui
et il ne l'a pas eu hier, parce que
Monsieur le curé confesse à l'ouastin du

premier vendredi de mois.

Maman continue toujours à
se lever à 9h. et se couche à 9h.45.

Magdeleine est toujours très
mignone nous l'aimons beaucoup.

Adieu mon cher papa un baiser
pour vous et Grandpère et Grandmère
tante Margot cousins et cousines

Votre petit fils qui vous
aime beaucoup

L. Destriats

« ...Ce sont nous qui sommes les grands »

Mon cher papa

Je profite que Frédéric vous
écrive pour ajouter à sa lettre
un petit mot de votre petit Louis.
Marquerite est très gentille elle
me plaît beaucoup mille fois
plus que Maria de Pouillon.
Malou est très habituée à
elle, elle ne réclame pas Elise

ce matin elle a déjeuné avec Mar-
querite.

Voilà que les vacances
sont finies, il faut reprendre
les classes et je vais les reprendre
sérieusement.

et l'école ceux de mon
cours et moi sommes ceux du
1^{er} cours. Il n'y a plus de
grands. Ce sont nous qui som-
mes les grands.

Bonjour mon chéri papa
mille gros baisers de votre
Louis.

Votre fils qui vous
aime beaucoup.

Louis
Destribats

Les prunes et les petits lapins

Flabas le 21 juillet 1916

Mon cher papa

Je n'ai pas pu vous écrire hier parce que il y avait des petits amis qui venaient s'amuser et ils sont venus parce qu'il y avait pas eu de à cause des certificat de Léon Massie et de Joseph Capdeville et aussi de quelques filles des soeurs. Léon Massie a été le premier des garçons de tout l'arrondissement et Joseph Capdeville le second, il fallait avoir plus de 20 points et Léon en a eu 117 et Joseph Capdeville en a eu 114.

Les vacances seront dans 10 jours, et peut-être que j'irais à passer quelques jours à Bayonne.

Hier nous avons ramassé de prunes qui étaient mures et nous nous sommes régaler.

Les petits lapins commencent à manger et c'est moi qui va leur donner à manger.

Adieu mon cheri papa un gros baiser pour vous pour grand père, grand mère, tantes, cousins et cousines.

Votre petit fils qui vous aime beaucoup.

J. Destribats

Conseils à Frédot

Flabas le 24 octobre 1916

Mon cher Frédot

Je t'envoie une lettre qui te diras de mes nouvelles. Je suis content que tu es de bonnes places, maman me raconte tout ça quand j'arrive de l'école pendant le dîner, et j'espère que tu continueras à travailler comme tu as commencé à le faire, et quand on commence à travailler bien, on travaille toujours bien. Marcaine n'a pas pu te répondre parce que elle était souvent malade. Nous sommes tous en bonne santé. Je m'ennuie de sans toi le Dimanche, je m'envais m'amuser chez Léon, mais souvent il est parti en pro-

Où apparaît Malou

menade, Léon s'ennuie aussi sans toi.
À l'école il y a plusieurs nouveaux.
Lagis ~~de~~ y est, il est arrivé ce ma-
tin. Henri Tanila le grand, qui est
le frère de Charles et Louis Tanila est
à l'école, il est de la force de Clalène
Gaston. Pascal est en permission, il est
arrivé vendredi à 3 heures, il est venu
à passer la journée de Dimanche
avec nous, maman nous a photo-
graphié avec pascal, moi, Marie, et
Malou; il repart mardi. ~~et~~, et il
va venir encore la journée du vendredi
qui est aujourd'hui. ~~est.~~

Est-ce que tu connais, une fille de
mon catéchisme qui est d'Osage et
qui s'appelle Léonie Fontas, et pen-
dant le catéchisme Monsieur le curé
nous a fait faire un Notre-père

et un je vous salue pour une de vos
amies qui est bien malade, et j'ai
appris ce matin quelle était morte.
Malou te réclame souvent et que-
and elle t'appelle elle crie: «
mon adot »: et puis elle dit oh vilain
adot.

Adieu mon cher fricot un
baiser pour toi, et tu donneras de
ma part le bonjour à toute la
famille

Ton frère qui t'aime

L. Deshibats

Léon te fait dire le bonjour.

Questions de grammaire

Bayonne le 11 mars 1917

Maman cher papa

Je vous envoie une lettre,
vous dire ma place en gram.
Je suis 3^{em} sur 11 et Jeanne
5^{em}. Mademoiselle nous a
de comme demandés :

- 1^{er} Comment s'accorde le pr
passé employé sans auxi
- 2^{er} Comment s'accorde le pr
passé employé avec l'auxi.
- 3^{er} Comment s'accorde le pr
passé employé avec l'auxi.
- 4^{er} Comment trouve-t-on
ément direct.
- 5^{er} Comment trouve-t-on le c
indirect.

Tous les Dimanches soir à la chapelle

- 6^{es} Comment trouve-t-on le complément circonstanciel
- 7^{es} Comment trouve-t-on le complément des verbes ^{ni il ya} en tout 9 enfants de chœur dont deux ~~en~~ sujet du verbe.
- 8^{es} Qu'est-ce que le mode et combien y en a-t-il.
- 9^{es} L'indique les 6 modes: Indicatif, Conditionnel, Impératif, Subjonctif, Infinitif et Participe.
- et 10^{es} Qu'est-ce que le temps.
Attendez-vous sur faire toutes ces questions.
Vous ne savez pas ce qui me gêne de ne pas ajouter à ma lettre, c'est le bulletin de la composition que mademoiselle ne peut pas me le donner parce que je ne suis pas élève de ^{Saint} Louis.

Tous les dimanches soir à la chapelle de S^t Louis ~~il~~ doit y avoir 9 enfants de chœur dont deux grands se mettent près du curé qui fait la bénédiction, un autre grand qui fait aller l'encensoir et 6 enfants de chœurs on en a de mon âge tiennent derrière chacun un cierge; bien souvent c'est moi et Jeannot y sommes. Monsieur le curé fait deux dizaines de chapelet et je les fais pour vous et pour que la guerre finisse et comme monsieur le curé dit après une prière assez longue j'emploie ce temps à finir le chapelet. Je fais une dizaine a chapelet pour qu'elle vous protège puis une seconde pour tous nos oncles, nos amis, nos parents, etc.

Les jeux et les paris au pensionnat

et enfin une troisième pour la France et pour tous ses alliés.

Le jeudi et le dimanche soir nous avons promenade, le jeudi nous allons à 2 ou 3 Km éloignés.

Les dimanches nous allons toujours environs à la même distance que le jeudi. Nous allons voir toujours jouer une partie de rubi, il faut parier 2 sous chacun. Les Bayonnais contre les palois, ~~les~~ ou des environs.

Adieu mon cher papa je vous embrasse de tout mon cœur de la part de maman, de vos enfants, neveux et nièces etc.

Votre fils qui vous aime de tout son cœur.

Louis
Destribats

« ...Maman veut avoir un homme avec elle... »

Bayonne le 25 mars 1917

Mon cher papa

Aujourd'hui dimanche que j'ai un peu de temps après la messe j'en profite pour vous écrire.

Maman m'a dit que repartons à Habas mardi 27 mars 1917.

Mlle Mademoiselle voudrait beaucoup que je reste à Saint Louis. Hier maman lui a donné un cadeau pour la remercier de m'avoir gardé. Elle voudrait que je sois son élève. Moi aussi je voudrais y rester mais après maman sera toute seule à Habas, elle veut avoir un homme avec elle.

« A Saint-Louis les lignes marchent toujours »

Jeudi dernier j'ai écrit à Monsieur Lourszat. Je lui ai dit que j'avais été
4^{es} en rédaction et Jeannot 6^{es} sur 11.
6^{es} en calcul et Jeannot 7^{es} sur 12. et
3^{es} en grammaire. Je lui ai dit que
j'allais redevenir son grand élève.

Manfl est tout à fait guéri.
Je m'amuse toujours bien avec mes
cousins.

Prédot ^{va} arriver samedi pour passer
les vacances de Pâques à Habas.

Malou est toujours mignonne.

Edouard et René Molères vont venir
aujourd'hui dîner chez Grand'père.

Voici l'emploi des journées à
Saint-Louis et à la maison.

1^{es} Le matin en arrivant étude - récita-
tion - exercices français - récréation -
dictée - analyse et étude depuis 11 heures
jusqu'à 12 midi moins le quart.

2^{es} Le soir en arrivant étude - récitation -
résumé des leçons - récréation - cal-
cul et anglais. Devoirs le mer-
credi et le samedi nous avons 2
problèmes et une rédaction, les
autres jours 5 problèmes.

Et le soir en arrivant chez Grand'
mère c'est le goûter + récréation
pendant $\frac{1}{4}$ d'heure + devoirs depuis
1/2 heures $\frac{1}{4}$ jusqu'à 9 heures moins le
quart. Récréation jusqu'au souper
puis en récréation 10 minutes. La
prière et il faut aller au lit.

et Saint-Louis les lignes mar-
chent toujours. S'amuser vaut 50
lignes. D'avoir été dissiplé plus de
10 fois vaut 200 lignes ; plus de 5
fois 100 lignes. D'avoir mal fait
les devoirs et ou de ne s'être pas

appliqué à l'écriture 100 lignes.
Le Bonjour cher papa un gros
baiser.

Votre fils qui vous
aime

L. Destribats

« ... pendant que vous soldat vous vous battez contre ces sales boches... »

Flabas le 7 avril 1917

Mon cher papa.

Pendant les vacances, il faut bien que je pense à vous écrire, ne pas toujours s'amuser pendant que vous soldat vous vous battez avec ces sales boches, il faut aussi prier pour vous comme je le fais. Il faut aussi remplacer les domestiques qui sont à la guerre. Bien des fois quand je n'ai rien à faire, je dépêche les faisiers des mauvaises herbes. Et à St-Louis j'ai fait de grands progrès

Je ne savais pas faire l'analyse et bien maintenant je sais la faire presque toute.

Ici tout le monde dit à maman qu'elle a engraisé. L'air de Bayonne lui a fait du bien, à maman on lui dit aussi que j'ai grandi.

Elise m'a invité à aller à son mariage, j'en suis très content comme ça je ne serais pas jaloux. Frédéric et moi nous serons allés chacun à un mariage.

Bonjour mon chéri papa
je vous embrasse mille fois.
votre fils qui vous aime.

L. Destribats

« ... par ce système je sais presque ma messe... »

Kabas le 20 avril 1917

Mon cher papa

Aujourd'hui jour de vacance je profite de ce jour pour vous écrire.

Monsieur le curé a dit à maman que surtout il fallait que j'étudie les réponses de la messe pour la servir lundi prochain, alors tous les soirs je me couche à 10 heures pour étudier la messe, en faisant par ce système là je sais presque ma messe. Maintenant que Léon Marie ^{est} au collège nous serons pour servir la messe 4 petits enfants de chœur. Le 1^{er} est Ducasse le 2^e Lagière le 3^e Danla fils des dames du coran qui vient de commencer il y a environ 3 semaines et le 4^e est moi.

« ... Je comprends que vous ne vous trouviez pas bien respirer cet air... »

Fédot est parti lundi dernier, à 9h.
d'abord il devait partir à 11 heures et
aller dîner chez tante, mais quand
il a su que le train de 5 heures com-
muniquait avec celui de dix il a pré-
féré partir à 5 heures. Nous l'avons
tous regretté.

Il paraît que vous portez le
masque presque toujours, je vou-
drais bien vous voir avec. Mais
je comprends que vous ne
vous trouvez pas bien à respirer
cet air.

Le poisson rouge était si
malade dans la cuvette
que nous l'avons porté dans
le vivier de chez Fontaine. Là
il a fait un beau plongeon
et il est parti au fond de cette
belle mer.

Bonjour mon cher papa un
gros baiser de votre Louis,
votre fils qui vous aime
Louis
Destinat

Regrets du départ

Flabas le 8 juin 1917

Mon cher papa

Aujourd'hui jour de vacances, je profite de ce jour pour vous écrire une lettre de votre petit fils.

J'ai eu beaucoup de regret quand vous êtes parti et toute la famille aussi. Monsieur le curé va peut-être venir ici dimanche.

Grédot va arriver dans 1 mois pour les grandes vacances.

« ... nous ajoutons une dizaine de chapelet pour vous ... et que le bon Dieu fasse finir cette guerre... »

Malou commence à aller à l'école elle n'y va seulement que le matin parce que le soir il faut qu'elle dorme.

Marie va régulièrement à l'école, elle commence à faire des progrès, elle fait des additions toute seule, puis Madame Marie lui donne des leçons à apprendre, elle fait des copies, enfin moi je trouve qu'elle fait beaucoup de progrès.

Aujourd'hui Marguerite est allée chez elle pour assister à l'enterrement de son oncle qui est mort de maladie et elle avait beaucoup de chagrin;

J'ai dû être le petit commissionnaire; je suis allé chercher le lait, le charbon, le pain, la morue etc, faire les autres commissions etc.

Le soir, il faut espérer que Monsieur Bertrand n'aura rien oublié pour me soigner les dents.

Tous les soirs nous faisons le mois du cœur sacré de Jésus, nous lui faisons sa prière, et notre prière particulière et nous ajoutons une dizaine de chapelet pour vous et pour que la guerre se finisse bien vite, nous faisons un notre père et un ja vous salue pour marraine pour qu'elle vous protège et qu'elle prie le bon Dieu q pour qu'il fasse finir la guerre.

Adieu mon chéri papa
un gros baiser de votre fils.

Votre fils qui vous aime
de tout son cœur.

Louis Destribats

« ... avant que le soleil ne tombe pour aller travailler au jardin... »

Flabas le 25 juin 1947

Mon cher papa

à cause de la rougeole de Mesie je suis privé d'aller à l'école pendant une huitaine de jour.

Maintenant que j'ai un peu de temps ^{avant} pendant que le soleil ne tombe pour aller travailler au jardin, je prends un petit moment pour vous écrire.

Les petits cadeaux de Thann et le coquetier de tonton Gaston

Marguerite et Maman avaient commencé à travailler au carreau des asperges avant que vous ne le disiez dans votre lettre.

Quand le soleil sera tombé nous achèverons le travail de maman et je pense que le travail sera fini avant la fin du jour.

Maman m'a lu le passage de votre lettre; vous lui dites que vous allez envoyer un petit souvenir à Marie et à Malou de Thann, et qu'après Fédot et moi nous aurons le nôtre. Il me tarde bien de savoir ce que j'aurais si ça sera un coquetier comme tonton Gaston avait envoyé à Jeannot, c'était un souvenir de Reims, et à Bouette une médaille.

Vendredi dernier, des gamins ont tué sans le vouloir un canard à maman, maman s'en est aperçue presque aussitôt, et elle l'a touché il était encore tout chaud, elle l'a pris lui a coupé le cou pour le saigner. Et hier nous en avons fait deux repas, et nous nous sommes régalés.

Pendant ces huit jours j'aurais les devoirs et les leçons et je travaillerais à la maison comme si j'allais à l'école.

Bonjour mon cher papa mille gros baisers de votre petit Louis.

Votre fils qui vous aime
beaucoup.

Louis
Destribats

Le trapèze et les anneaux de la Villa Gabrielle

Bayonne le 23 juillet 1914

Mon cher papa

Mé voilà arrivé à Bayonne depuis jeudi dernier, nous sommes à la campagne, et je m'amuse très bien ainsi que nous tous les enfants. Nous faisons de la gymnastique avec le trapèze ainsi qu'avec les anneaux, nous ~~jetons~~^{jetons} à nous balancer, Fredot, moi, Yannet et Pouette nous jouons au croquet.

« ... nous avons joué aux blessés, Frédot était le docteur... »

Le soir nous allons chez madame Raymond nous amuser avec Zuzu, hier nous y sommes allés nous avons joué au tennis une partie en 10. Moi tout seul, contre Zuzu et Jeannot je les ai roulés de 1 point, moi j'avais 10 points et les autres 9. et puis nous avons fait du trapèze, de la balançoire, des anneaux et de la corde à nœuds. Puis Zuzu nous a prêtés sa petite bicyclette, nous en avons fait plusieurs tours, elle nous a prêtés encore son auto-rame, nous moi je m'y portais toujours parce que je ne pouvais pas parvenir à me porter sur la bicyclette, non pas parce que je ne pouvais attrapper les pédales mais parce que j'avais la trouille sur moi. Nous avons joués aux blessés, Frédot était le docteur Lucette et Zuzu étaient les infirmières, et Jeannot et moi étions les blessés; nous avions chacun une jambe coupée, nous sortions de

temps en temps de l'hôpital avec des béquilles, nous avions comme béquille des mailles du jeu de croquet. et puis tante Margot est venue nous chercher, nous avons remercié Madame Raymond et Zuzu en pleurant promettant de revenir les un autre jour. Nous allons commencer à prendre les bains de mer mercredi ou jeudi prochain.

Adieu mon chéri papa un gros bisou de toute la famille et de moi.

Notre fils qui vous aime
beaucoup.

Louis.
Lestribats

Le bonjour à André Bouretère de ma part.

Les notes

St Louis le 5 octobre 1917

Chère maman

Maintenant que j'ai trouvé un petit moment j'en profite pour vous écrire une lettre.

Le supérieur de St Louis a dit que si je commençais bien ma classe qu'il me laisserait en 6^e parce que j'étais trop jeune pour la faire. Alors j'ai fait tout le possible pour rester en sixième. Aujourd'hui pendant la classe, Monsieur, l'ancien notre professeur me demande les cas du latin alors je lui en ai très bien répondu et après avoir récité il me dit que j'avais très bien su et il m'a marqué dans un carnet que j'avais un 16 et que je resterais en sixième.

Je puis vous dire l'emploi des semaines

	8h — Mathématiques	Devoirs
Lundi	9h — Langues	
	10h $\frac{3}{4}$ — Latin	
	3h $\frac{1}{2}$ — Latin	5h Langues
	3h $\frac{1}{4}$ — Français	

Les raisins de la métairie de Habas

et tous les jours se passent à peu près comme ça.

Il me tarde bien que vous arriviez à Bayonne pour vous voir et pour que vous sachiez mes places.

Est-ce que Malou va bien, je pense qu'elle est toujours mégronne et dévidée et je pense que Marie est guérie.

Nous avons reçu les raisins et nous les avons trouvés bien bons ils étaient bien murs. Nous avons encore des pommes.

Je vous quitte mère Maman en vous embrassant de tout mon cœur, vous embrasserez bien aussi Marie et Malou de ma part.

Notre fils qui vous aime

Louis
Destribats

« ... Je suis premier en orthographe... »

en fait j'ai écrit vite car il avait écrit - Cam de mon...
 Margot et rentre à Bordeaux au 23 a accompagné Gaston -
 Robinet manuelles de les frères. A la boîte j'ai ne pas manger

de courir, je trébuche
 aujourd'hui dimanche que j'ai un peu
 de temps j'en profite pour vous écrire une
 lettre.
 Dans la composition que nous avons faite
 je suis 1^{er} en orthographe et 10^{em} en analyse
 sur 28, je vous dirai le résultat à la fin de
 la lettre. Nédot a été aussi 1^{er} en version Lat.
 M^r Saigroust est revenu à St Louis, il est
 bien sévère, René et François devaient
 venir dîner aujourd'hui, René avait les
 moyennes et François ne l'avait pas, alors
 René n'a pas voulu venir sans François.
 Mais on voulait faire venir Robert qui avait
 la moyenne, M^r Saigroust n'a pas voulu
 alors Grand'mère a fait prier M^r Saigroust
 de le laisser venir parce que lui nous
 ferait plaisir, il a répondu que ce
 n'était pas la peine. Et comme j'ai demandé

M. Saigroust
 Charles no grand
 et après demand à
 L'Am de Roy grand
 M. Saigroust, et rebelle
 mardi i va et repart
 pour Louis j'ai écrit

à notre surveillant d'étude si je pouvais
 aller au cabinet, il m'a permis, puis en
 revenant de cabinet je rencontre Monsieur
 Saigroust qui me dit de me mettre au jouquet
 de 11 3/4 jusqu'à midi, je m'y suis mis
 et 3 ou 4 minutes après M^r Saigroust
 passe en me disant de partir. Si j'avais
 su qu'on ne permettait pas je n'y serais
 pas allé.
 Malou est elle toujours décidée et sage
 et Marie est elle guérie.
 Bonjour chère maman je vous embrasse
 de tout mon cœur embrassez aussi petites
 sœurs de ma part.
 Votre fils qui vous aime
 L. Desbriolats

Bulletin

Etude	14	Latin	16
Discipline	13	Hist. et Géog.	13
Inst. religieuse	14	Lang. vivantes	12
français	13	Mathématiques	14
Ort. et analyse	17	20 parfait - 16 très-bien	
Ep. latine	15	13 bien - 10 assez bien	
		2 passables + 4 mal	

« ... j'ai eu le tableau d'honneur très bien... »

Habas le 3 novembre 1917

Mon cher papa

Me voici à Habas depuis avant hier à 5 heures
jusqu'à demain à 2 heures en partant par
Lax.

À St Louis on a donné les tableaux d'honneur
et les tableaux des devoirs de vacances.

Moi j'ai eu le tableau d'honneur très
bien; je n'ai pas pu avoir celui des devoirs
de vacances parce que je n'en ai pas fait.

Et Lrédot a tableau d'honneur bien et
le tableau des devoirs de vacances bien.

Le résultat de la composition en Exercices
français est que je suis sur 28 et mon
bulletin est sous l'envoi.

« ... c'est moi qui ai allumé presque tous les cierges... »

Etant hier nous sommes allés chez Yanco-
teigt et nous y sommes restés au
moins 2 heures, nous avons passé le
soir là une bonne soirée.

Il me tarde que vous venez en permission,
nous pensons tous que vous aurez 10
jours.

Hier et avant-hier je me suis allé servir
la messe, et plusieurs personnes comme
M^r Dages, M^r Garouteigt M^r Massie etc.

ont dit que j'avais fait très bien et qu'il
fallait allumer le catafalque rempli
de cierges parce qu'ils se chamaillent
tous les jours pour allumer et c'est moi
qui ~~est~~ allumé presque tous les cierges.

Le soir pour rendre service à Bessa
maman va envoyer Marguerite pour
l'aider à ramasser le maïs, je vais
y aller moi aussi la fera un ouvrier de
plus

Je regrette beaucoup de voir que Sédot
est indisposé pendant ses vacances.

Malou est bien contente de voir que je
suis arrivé quand elle me donne
quelque chose elle dit à son mignon Boulou
et elle ne veut pas que je reparte à
Bayonne.

Marie depuis que je suis parti a fait des
progrès en écriture et en lecture.

Bonjour mon cher papa je vous embrasse
de tout mon cœur.

Notre fils qui vous aime
beaucoup

Louis
Destutats

« ... J'ai fait le voyage pour aller à Bayonne avec une vieille dame qui m'a demandé si je voulais un couteau... »

9^e Louis le 9 novembre 1914

Chère maman

Je vous écris après que le professeur est parti
de la nuit.

Chaque fois que je pourrais vous donner le résultat
de cette première composition en arithmétique qui
est faite il y a 3 semaines. Je 9^e sur 28 j'étais
à peu près qui est de 32. Les 3^e et 4^e j'étais
je suis que je les ai tous faits, nous avons une
multiplication et une division en plus. Et la multi-
plication et y avait des virgules, et au résultat
j'ai oublié de mettre la virgule, après j'ai vu
ce que j'avais fait et je me pouvais pour corriger
faire que j'avais déjà de même les virgules à mettre
ce qui fait que les autres ayant pu voir où
la virgule sont passés de côté moi. Le 1^{er} a été
un type que vous ne connaissez pas. Jacques rend
il redonne la 6^e. Pierre Carton a été 1^{er}. Pierre
Gadastin 2^e. Les autres vous ne les connaissez pas.
Mais je fais tout mon possible pour vous faire
plaisir et je travaille bien pour que vous soyez

le professeur qui nous a fait la nuit et qui va nous
de passer entre nous et les 3^e et 4^e j'étais
celui qui a voyagé dans le train avec nous en venant
à Paris; J'étais sur surtout vous expliquez quel
est.

J'ai fait le voyage pour aller à Bayonne avec une
vieille dame. Elle était très gentille. Dans le train
quand je mangeais un morceau de pain que je
m'étais emporté elle m'a demandé si je voulais un
couteau, j'ai répondu que ce n'était pas la peine
que j'allais manger sans couteau. Arrivée à la gare
elle m'a dit d'aller m'asseoir sur un banc qu'on
me reconnaît elle s'agrippa et arriva aussitôt
elle m'a remercié et nous sommes parties.

Vous verrez mon bulletin dans la lettre.
Je vous envoie aussi un vieux bulletin que j'ai
oublié de vous porter.

Bonjour chère maman je vous embrasse
de tout mon cœur, embrassez aussi mes
sœurs et Pierre.

Votre fils qui vous
aime.

Louis
Gadastin

« ... la fin de la guerre cette année... »

Bayonne le 29 décembre 1917

Mon cher papa

Je vous écris une lettre pour
vous souhaiter une bonne
année et pour aussi vous
souhaiter la fin de la guerre
cette année.

Je suis 8^{em} en catéchisme
sur 25, j'ai le tableau d'hon-
neur : « Très bien ». Je ne
sais pas le résultat de mes
examens.

Aujourd'hui nous sommes
en vacances depuis ce matin

La neige à Anglet

jusqu'à jeudi mais Monseigneur
l'évêque a ajouté deux jours
alors ça fait jusqu'à samedi
et tout le monde trouve
que c'est trop.

Avant-hier nous avons
reçu des madeleines (gâteau)
de quelqu'un qui m'a pas
mis son adresse de Commercey,
et on pense que c'est
Albert Statique.

Ce soir nous allons à
Anglet voir les Cantet et
peut-être que nous irons
jusqu'au refuge voir
les bernadines et nous
sommes très contents de
faire cette exquisite pro-
menade, et nous trouverons

toujours de la neige sur
notre chemin, mais cela n'est
rien après de l'épaisseur de la
neige que vous devez avoir
là-bas.

Ici tout le monde va
bien et tout le monde
s'amuse bien aussi et surtout
pendant les vacances.

J'ai des engelures aux
doigts de la main, mais ce
n'est pas encore bien pénible,
on voit qu'une va s'ouvrir.

Bonjour mon chez
papa je vous embrasse bien
fort en vous souhaitant une
bonne année et une bonne santé

Voire fils qui vous aime.
Louis
Destribats

« Je suis encore 1^o en maths »

Bayonne le 1^{er} février 1948

Mon cher papa,

Aujourd'hui je ne vais pas en classe parce que je suis un peu souffrant de l'estomac, je suis toujo^r vous suivre toujours le régime que vous m'avez ordonné.

Je profite de rester ici pour vous écrire une lettre.

Je suis encore 1^o en Mathématiques, et en orthographe et analyse je suis 3^o et 4^o ou 3^o en analyse et 4^o en orthographe; c'est-à-dire qu'il y en avait 3 premiers en analyse alors le 2^o place étant vide je suis 3^o; en orthographe c'est la même chose, seulement il y en a 3 premiers ce qui fait que je suis le 4^o.

Je fais toujours tout mon possible pour bien travailler et pour vous faire bien plaisir.

Tonton Gaston était en permission depuis à peu près deux jours; il vient de repartir ce matin avec tante Margot et Paul « Louis » pour Gos, pour que tonton Gaston puisse voir Monsieur Ducos.

Aujourd'hui je ne prends pas mon temps, mais Lédot m'a porté les toutes les leçons d'aujourd'hui.

Mise Bidoret a eu un petit bébé qui s'appelle Alexia; je ris parce que le dernier des Dufau qui a sans et qui s'appelle Eugène va être un oncle de ce petit Alexia, ainsi nommé.

Mercredi soir nous sommes allés à la croix de Mouguerre, moi, Jeannot, tante Margot, tante Antoinette, maman et tonton Gaston qui nous a photographiés: Jeannot à cheval sur un canon moi debout derrière lui tante Margot à droite, maman à gauche et tante Antoinette devant à notre droite.

Bonjour papa mille baisers pour vous.

votre fils qui vous aime. Louis Destribats

